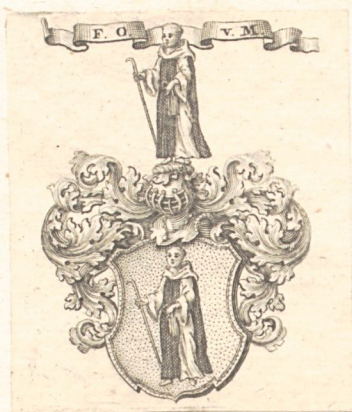




D1
1900



00
11



1745.

Leitzkau



Clément, Pierre.

LES

5

FRI-MAÇONS.

HYPERDRAME.

Par Vincent, masque de P. Clément
de Genève



2e copie.

Barb

B National & Pierre Clément

A LONDRES,

Chez J... T... dans le Strand.

M, DCC, XL.

*Anglais de la... Le Monarque
par de Houder... de la
ville*





A V E R T I S S E M E N T .

L A Pièce qu'on publie aujourd'hui devoit être jouée, par les Comédiens François, au commencement de 1737. Certains contretens ont empêché qu'elle ne reçût cet honneur. La Fri-Maçonnerie étoit extrêmement à la mode à Paris dans ce tems-là. On prie les Lecteurs profanes de se transporter dans ces circonstances, & de ne pas décider témérairement sur un Ouvrage, dont le fond est au-dessus de leur portée.



P E R S O N N A G E S .

LUCILE , jeune Veuve , extrêmement curieuse.

M A R I A N E , Femme de Chambre de Lucile.

M O N D O R , Grand - Maître des Fri - Maçons , amant de Lucile.

C L I T A N D R E , jeune étourdi , amant de Lucile.

L' E V E I L L E , Valet de Chambre de Clitandre , amoureux de Mariane.

Plusieurs Fri - Maçons , & aspirans à la Fri - Maçonnerie.

La Scene est à Paris dans une Sale , où donne l' Appartement de Lucile.



LES
FRI-MACONS.
3
HYPERDRAME.

SCENE PREMIERE.

MARIANE L'EVEILLE'.

L'EVEILLE'.



Q UE tu es jolie aujourd'hui Mariane !

Il veut l'embrasser , elle le repousse.

MARIANE.

Attends , ne te presse pas , tu verras que je serai encore plus jolie un autre jour.

L'EVEILLE'.

Tu l'es de reste à present , & je n'ai pas le tems d'attendre.

Il veut encore l'embrasser , elle le repousse encore.

A

Comment ? il y aura bientôt six mois que je te connois, que je te fais ma cour, & voilà comme tu me traites.

MARIANE.

Que veux tu ?

L'EVEILLE.

Mais tu ne m'aimes donc point ?

MARIANE.

Non.

L'EVEILLE.

Mais tu m'épouses donc ?

MARIANE.

Encore moins.

L'EVEILLE.

Et pourquoi ne m'avoir pas averti plutôt de tout cela ?

MARIANE.

C'est que tu m'aimes, toi, & ton amour m'amuse.

L'EVEILLE.

Il t'amuseroit bien davantage, si tu m'aimois à ton tour.

MARIANE.

J'en doute.

L'EVEILLE.

Veux-tu que je te le prouve ?

MARIANE.

Je t'en défie.

L'EVEILLE.

Adieu donc.

MARIANE.

Ecoute, écoute l'Eveillé; dis-moi une chose, rancune

H Y P E R D R A M É.

tenante , fais-tu ce que c'est que les Fri-Maçons ?

L' E V E I L L E'.

Oüi.

M A R I A N E.

Et Qu'est-ce que c'est ?

L' E V E I L L E'.

Ma foi je ne fais.

M A R I A N E.

L'habile homme ! tu n'es donc pas Fri-Maçon ?

L' E V E I L L E'.

Moi ? non.

M A R I A N E.

Tant pis pour toi , car si tu l'étois je t'aimerois peut-être.

L' E V E I L L E'.

Oh ! s'il ne tient qu'à cela , je le ferai. Et pourquoi voudrais-tu que je le fusse ?

M A R I A N E.

C'est qu'on parle beaucoup de ces Fri-Maçons.

L' E V E I L L E'.

Tu ne les connois pas mieux pour cela , & tu serois bien aise de favoir leur secret.

M A R I A N E.

Je n'en suis pas curieuse pour moi ; mais j'en suis curieuse par complaisance. . Oüi ; pour pouvoir le dire à Lucile ma Maîtresse qui brûle de le favoir. Il n'y a que trois jours que je suis avec elle ; je voudrois m'établir dans son esprit par ce moyen.

L' E V E I L L E'.

Que ne lui as-tu conseillé de s'adresser à Mondor , son

A ij

voisin, son très-humble serviteur, & qui est Fri-Maçon & Grand-Maître.

MARIANE.

Il n'y a pas plus de tems qu'il est Fri-Maçon, qu'il n'y en a que je sers Lucile. Il n'est point venu la voir depuis ce tems là. D'ailleurs je ne suis pas sûre que Lucile se souciât trop de lui avoir cette obligation; elle aimeroit peut-être mieux l'avoir à Clitandre.

L'EVEILLE.

A mon Maître? Elle l'aime donc mieux que Mondor.

MARIANE.

Je le soupçonne: mais je la crois encore plus attachée à sa folle curiosité, que ni à Mondor, ni à Clitandre.

L'EVEILLE.

C'est une furieuse passion que la curiosité dans une femme: une passion souvent plus forte que l'amour.

MARIANE.

Je croirois même que dans bien des femmes l'amour n'est autre chose que de la curiosité.

L'EVEILLE.

C'est ce qui les fait si souvent changer d'Amans, n'est-ce pas? Elles sont toujours curieuses de savoir quelque chose de nouveau. Ne va pas m'aimer de cette façon là au moins.

MARIANE.

Tu es bien délicat. Qu'est ce que cela te fait, pourvu que je t'aime? Et à propos, si je t'aime, me diras-tu le secret des Fri-Maçons?

L'EVEILLE.

Bon! tu le sauras de Lucile, qui le saura de Clitandre.

H Y P E R D R A M E. 3

Ils sont ensemble actuellement, & je parierois sur ce que tu m'as dit, qu'ils prennent des mesures là-dessus.

M A R I A N E.

Tu ne veux donc pas me promettre, toi?

L' E V E I L L E'.

Ce n'est pas la discrétion qui est mon défaut, comme tu fais; tu me fais dire tout ce que tu veux: mais, à te parler franc, pour ce secret-ci, je ne fais si tu pourrois me l'arracher. Il faut que ce soit quelque chose de bien extraordinaire. Car, tien, j'ai un ami qui est Fri-Maçon; je l'ai questionné de tous les sens; je l'ai fait boire; je l'ai enivré trois ou quatre nuits de suite, & jamais il ne m'a été possible d'en tirer un seul mot d'éclaircissement sur cette Fri-Maçonnerie. Je te dis, c'est le Diable; c'est un secret qui est à l'épreuve du vin.

M A R I A N E.

Et tu crois qu'il seroit aussi à l'épreuve.... Oh! bien bien; je le saurai peut-être sans ton secours. Je suis fille de Fri-Maçon, moi.

L' E V E I L L E'.

Ton pere étoit Fri-Maçon?

M A R I A N E.

Oüi, oüi; adieu. Voici ton Maître, & ma Maîtreine.

L'Eveillé reste un moment.



SCENE II.

LUCILE, CLITANDRE.

LUCILE.

Laissez-moi vous accompagner ; Monsieur, aussi bien j'ai envie de revoir cet endroit-ci où le Grand-Maître vous donne Audience.

Clitandre dit un mot à l'oreillé de l'Eveillé, qui sort aussi-tôt.

CLITANDRE.

Oùï, Madame, c'est ici que je l'attens, & je crois même qu'on y doit faire ce soir la cérémonie de notre réception.

LUCILE.

La cérémonie de notre réception. Vous êtes donc sûr d'être reçu ?

CLITANDRE.

Mais, je m'en flatte.

LUCILE.

Si vous alliez ne pas l'être.

CLITANDRE.

Pourquoi me dites-vous cela, Madame ?

LUCILE.

Que fais-je ?

CLITANDRE.

Après avoir un peu rêvé.

Oh! je le ferai. Oùï. Je le ferai sûrement.

HYPERDRAME.

7

LUCILE.

Je le souhaite de tout mon cœur : mais je vous avoue
que je crains un peu.

CLITANDRE.

On craint toujours un peu quand on souhaite.

LUCILE.

Cela est vrai : mais peut-être ma crainte est-elle mieux
fondée , que celle qu'on a simplement parce qu'on
souhaite.

CLITANDRE.

Vous voulez m'inquiéter. Tenez, vous n'y réussirez
pas ; car je suis un petit homme extrêmement ferme
sur l'opinion de mon mérite.

LUCILE.

On peut avoir beaucoup de mérite , & n'en avoir pas
précisément de la sorte qui convient aux Fri-Maçons.

CLITANDRE.

J'en ai de toutes les sortes.

LUCILE.

Ils n'auront qu'à choisir.

CLITANDRE.

Vous me raillez , je pense.

LUCILE.

Moi, point du tout ; mais vous avez quelquefois des
idées sur vous-même , qu'on n'a qu'à suivre , pour
qu'il semble qu'on vous raille.

CLITANDRE.

Vous n'avez garde de manquer à suivre ces idées-là.

LUCILE.

Ah ! vous êtes piqué , Clitandre.

LES FRI-MACONS.

CLITANDRE.

Et vous êtes bien aise, Madame.

LUCILE.

Je suis bien aise de voir que vous fassiez assez de cas de ce que je dis pour en être piqué : c'est un reste d'ascendant que je ne croyois pas avoir encore sur vous.

CLITANDRE.

Pouvez-vous me parler de cette façon, Madame, à moi qui n'ai jamais rien estimé, jamais rien aimé autant que vous, & qui suis prêt à tout sacrifier pour vous assurer de mes sentimens ?

LUCILE.

Je vous prends au mot, Clitandre, sacrifiez-moi le secret des Fri-Maçons.

CLITANDRE.

Quoi! Madame, insisterez-vous toujours sur cet article? & comment promettrai-je de vous dire une chose que je ne fais point encore?

LUCILE.

Quand vous la saurez.

CLITANDRE.

Mais si elle n'étoit pas de nature à pouvoir être dite.

LUCILE.

Vous m'en parleriez d'une façon que je pusse la deviner, sans que vous fussiez en droit de penser que je l'aurois devinée.

CLITANDRE.

Cela est bien délicat.

LUCILE.

Ah! vous me raillez à votre tour.

CLITANDRE.

HYPERDRAME.

CLITANDRE.

Non, Madame; mais souffrez que je vous demande encore quelle idée vous auriez de ma discrétion, si je vous dévoilois ce secret.

LUCILE.

Il s'agit ici de me prouver votre complaisance, & non votre discrétion. D'ailleurs ce n'est point une indiscretion de dire son secret à ce qu'on aime, & quand c'en seroit une vous ne risqueriez pas grand-chose. Entre nous, je fais déjà que vous êtes un peu indiscret.

CLITANDRE.

Encore une fois, Madame, je ne saurois me résoudre à vous faire une promesse, que je ne fais si je pourrai tenir.

LUCILE.

Écoutez, Clitandre. Je suis maîtresse de moi-même, jeune, quoique veuve; de bonne Maison; assez riche, & vous m'aimez, dites-vous. J'ai une envie démesurée de savoir le secret des Fri-Maçons, apprenez-le moi: ma main est à ce prix.

CLITANDRE.

Oh! je m'en vais l'apprendre à tout le monde; Madame; vous n'avez qu'à ordonner. Votre main est à ce prix! Je puis être le plus heureux de tous les hommes, si je parle, & je me tairois!... Mais, Madame, vous badinez peut-être; & ce n'est que pour m'éprouver que vous me parlez ainsi.

LUCILE.

Non, Monsieur; il y a long-tems que je souffre vos assiduités, & vous avez pu vous appercevoir que j'étois mieux disposée pour vous, que pour Mondor,

B

à qui je ne m'adresse point, quoiqu'il soit depuis quelques jours Fri-Macon, & Grand-Maitre. Encore une marque d'attachement, Clitandre: achevez de me déterminer en votre faveur, en satisfaisant ma curiosité. Je sens bien qu'elle est extravagante; mais c'est peut-être par là qu'elle est plus forte: j'ai fait ce que j'ai pu pour m'en guérir; je n'ai fait que l'irriter, & je n'y vois plus d'autre remède, que de la satisfaire.

CLITANDRE.

Eh bien, Madame, elle sera satisfaite, elle sera satisfaite, je vous en répons. Tâchez seulement de ne pas mourir d'impatience d'ici à ce soir; c'est tout ce que je vous demande pour aujourd'hui.

Il s'en va par distraction.

LUCILE.

Et où allez-vous donc, Clitandre?

CLITANDRE.

Ah! Madame, je ne fais: je suis d'une inquiétude, d'une distraction & d'une joie inconcevables.

LUCILE.

Vous êtes plein de feu, Clitandre; je ne veux pas abuser de la témérité de vos premiers mouvemens. Voyez, examinez avec plus de sens froid, si vous pouvez me rendre ce service: car enfin il faut que ce secret soit quelque chose de bien respectable, puisqu'il n'a point été révélé jusqu'à présent, & qu'une grande Reine a fait des efforts inutiles pour le savoir.

CLITANDRE.

Oh! vous aurez plus de pouvoir que cette grande Reine: & le secret, fût-il encore mille fois plus respec-

table, il ne le fera jamais autant pour moi, que vos moindres volontés.

LUCILE.

Vous ne me disiez pas cela tout-à-l'heure. Mais le serment, Clitandre, y pensez vous ? Car on jure de garder le silence, & l'on jure, dit-on, d'une manière terrible.

CLITANDRE.

C'est un serment qui ne sauroit obliger : ne vous embarrassez de rien ; je vous donne ma parole d'honneur, & , s'il en est besoin, je vous fais serment d'avance que vous saurez tout ce soir.

LUCILE.

Pensez y ; on vient ; je rentre.

SCENE III.

CLITANDRE. L'EVEILLE.

CLITANDRE.

C'Est toi, l'Eveillé. Eh bien, va-t'il venir ce Grand-Maître ?

L'EVEILLE.

Non, pas encore : mais pour vous amuser en attendant, voici toujours deux vénérables Fri-Maçons, que je vais avoir l'honneur de vous présenter. Ne faites semblant de rien ; je veux voir s'ils me prendroient pour un Frere.

CLITANDRE.

Ne viens pas me faire ici quelque étourderie de ta façon.

Bij

L'ÉVEILLE'.

Ne vous mettez pas en peine, je suis aussi prudent qu'effronté. Diable, je me garderai bien de badiner trop sérieusement; il ne me conviendrait pas de les éfaroucher. Je veux être Fri-Maçon.

CLITANDRE.

Pour moi, il faut que je le sois absolument; car j'ai promis à Lucile de lui apprendre le secret. Ne va pas en rien dire, au moins. Tu es un causeur.

L'ÉVEILLE'.

Tâchez de n'en rien dire vous-même. Tenez, les voici, avec leurs tabliers.

SCENE IV.

CLITANDRE, L'ÉVEILLE', ARISTE
Fri-Maçon, LEANDRE *Fri-Maçon*.

*Clitandre & l'Eveillé vont au-devant des Fri-Maçons.
Ils se saluent.*

CLITANDRE.

Messieurs, je suis bien charmé de vous voir ici, & j'espère que nous ne serons pas fâchés de nous connoître.

ARISTE, *gravement*.

Vous venez sans doute, Monsieur, vous proposer à notre Grand-Maître.

CLITANDRE.

Oùi, Monsieur, je me fais recevoir ce soir.

ARISTE.

Mais, Monsieur, avez-vous été proposé à quelques Fri-Maçons, à quelque Loge?

HYPERDRAME.

43

CLITANDRE.

Non, Monsieur; mais . . . je me présente.

ARISTE.

Oh! dès que vous vous présentés, je n'ai plus rien à dire.

CLITANDRE.

J'ose me flatter, Monsieur, qu'on ne me refusera pas.

ARISTE.

On n'aura garde.

L'Eveillé fait des signes pour essayer de tromper les Fri-Maçons. Ils le regardent; il cesse. Ils le regardent encore; il cesse encore.

ARISTE. à Clitandre.

Connoissez-vous cet homme-là, Monsieur?

CLITANDRE.

Monsieur, c'est mon Valet de Chambre.

ARISTE. à l'Eveillé.

Etes-vous Fri-Maçon, mon ami?

L'EVEILLÉ.

Monsieur, mon nom est l'Eveillé; devinez mes autres titres.

*Les Fri-Maçons le regardent du haut en bas,
& du bas en haut.*

ARISTE.

Allez, Monsieur l'Eveillé, vous n'êtes pas Fri-Maçon; mais vous êtes un impertinent. à Clitandre.

Avec votre permission.

L'EVEILLÉ.

Monsieur . . .

Bij

14. LES FRI-MAÇONS.

ARISTE.

Qu'est-ce que c'étoit que ces signes , que vous vous êtes avisé de nous faire ?

L'EVEILLE'.

Je ne favois pas , Monsieur , que ce fussent des signes de Fri-Maçon.

ARISTE.

Et qui vous a dit à présent que c'en étoit ?

L'EVEILLE'.

Monsieur . . . je vous demande mille pardons.

CLITANDRE à l'Eveillé.

Retire-toi.

L'Eveillé se retire dans un coin du Théâtre.

CLITANDRE aux Fri-Maçons.

On est plus Fri-Maçon quelquefois qu'on ne pense.

ARISTE.

Et quelquefois beaucoup moins qu'on ne s'imagine. Mais , Monsieur , avez-vous une grande envie d'être Fri-Maçon ?

CLITANDRE.

Une envie au-delà de l'imagination , & une impatience , une impatience . . .

ARISTE.

C'est quelque chose.

CLITANDRE.

Oùï ; car . . . pour être Fri-Maçon , l'on n'a qu'à le vouloir.

ARISTE.

Pas tout-à-fait , pas tout-à-fait. Et vous sentez-vous des dispositions à l'état où vous aspirez ?

CLITANDRE.

Des dispositions ? fans doute , de très-grandes dispositions.

ARISTE.

Et quelles dispositions encore ?

CLITANDRE.

Quelles dispositions ?

ARISTE.

Oùï , font-ce des dispositions convenables à la Fri-Maçonnerie ?

CLITANDRE.

Oh ! très-convenables.

ARISTE.

Et comment pouvez-vous savoir qu'elles y font convenables , puisque vous ne connoissez pas la Fri-Maçonnerie ?

CLITANDRE.

On fait cela par instinct.

ARISTE.

Par instinct !

CLITANDRE.

Par instinct c'est-à-dire Mais pourquoi Diable aussi me faire toutes ces questions ?

ARISTE.

Pour vous montrer , Monsieur , que vous ne savez ce que vous faites , quand vous demandez à être Fri-Maçon , & que par conséquent vous ne sauriez l'être.

CLITANDRE.

Je ne faurois l'être ?



ARISTE.

Non, Monsieur, & vous ne le ferez point, c'est moi
qui vous le dis.

LEANDRE *gravement.*

Et moi je vous le confirme.

*Clitandre devient rouge ou pâle, il se mord les lèvres ;
il apperçoit le Grand-Maître.*

SCENE V.

CLITANDRE. L'EVEILLE. ARISTE.

LEANDRE. MONDOR, *Grand-Maître
des Fri-Maçons.*

CLITANDRE.

AH! bon jour, Mondor; je vous attendois avec
grande impatience. Je venois vous prier de me
recevoir Fri-Maçon; & voilà des Messieurs qui me
disent que je ne le serai point. J'en appelle à vous,
mon cher Vénérable, qui êtes le Grand-Maître;
j'espere que vous me rendrez plus de justice; vous
me connoissez; & je crois pouvoir dire sans vanité
que vous avez bien des Confreres qui ne valent pas
mieux que moi.

LE GRAND-MAÎTRE.

D'où vient donc, Clitandre, que vous ne me dites
rien avant-hier de votre dessein?

CLITANDRE.

Je ne pensai pas que ce fût la peine.

LE GRAND-MAÎTRE.

J'aurois pu vous donner un bon conseil.

CLITANDRE.

CLITANDRE.

Et quel conseil, je vous prie ?

LE GRAND-MAÎTRE.

De ne pas vous présenter pour être Fri-Maçon.

CLITANDRE.

Comment ! Vous êtes donc aussi de l'avis de ces Messieurs.

LE GRAND-MAÎTRE.

Oüi, mon cher Clitandre ; je suis bien fâché d'être obligé de vous le dire ; mais vous ne sauriez être notre confrere.

CLITANDRE.

Mais, mais cela est fou, Mondor : Un homme comme moi n'est pas recevable ?

LE GRAND-MAÎTRE.

Précisément, cela se voit du premier coup d'œil.

Clitandre change de couleur.

CLITANDRE.

Allons, allons donc, cessés de badiner.

LE GRAND-MAÎTRE.

Apprenez qu'un Fri-Maçon ne badine point sur ces articles.

CLITANDRE.

Votre sérieux me ferait mourir de rire.

LE GRAND-MAÎTRE.

Et votre rire forcé me rend plus sérieux. Vous me touchez Clitandre ; je voudrais bien pouvoir vous rendre service.

CLITANDRE.

Et qui vous en empêche ?

C

Mon devoir.

CLITANDRE.

Votre devoir ! N'allez-vous pas me dire aussi, que je n'ai pas les dispositions qu'il faut pour être Fri-Maçon ?

LE GRAND-MAÎTRE.

Non sans doute, vous ne les avez pas.

CLITANDRE.

Et qu'est-ce que c'est donc que ces dispositions, afin qu'on puisse les acquérir ?

LE GRAND-MAÎTRE.

Elles ne s'acquierent presque point : elles naissent avec nous.

CLITANDRE.

Mais quelles sont-elles ?

LE GRAND-MAÎTRE.

C'est à vous de les avoir ; & à nous de les reconnoître chez vous, sans vous les dire.

CLITANDRE.

Que je vous hais de bon cœur, avec vos mystères !

Les Fri-Maçons le regardent sérieusement ; il craint d'avoir fait une sottise ; il se déconcerte.

Pardonnez-moi ce petit dépit mon cher Mondor ; & jugés par-là de l'envie que j'aurois d'être à vous.

LE GRAND-MAÎTRE.

Vous le fouhaiteriez peut-être davantage, si vous soupçonniez ce que c'est.

CLITANDRE. *presqu'à part.*

Que Diable peut-ce être ?

HYPERDRAME.

19

LE GRAND-MAÎTRE.

Défaitez-vous de cette inquiétude, Clitandre. Ce sont des choses que vous n'avez jamais vues; dont vous n'avez jamais ouï parler; & qui ne sçauroient entrer dans une imagination vulgaire.

CLITANDRE.

Et c'est quelque chose de bien désirable?

LE GRAND-MAÎTRE.

Non; cela n'est point désirable pour vous, puisque cela est au-dessus de votre portée.

CLITANDRE.

Mais vous, Mondor, êtes-vous bien aise d'être Fri-Maçon?

LE GRAND-MAÎTRE.

Apparamment.

CLITANDRE.

Ne voilà-t'il pas mon mystérieux éternel?

LE GRAND-MAÎTRE.

Eh bien! Clitandre, puisqu'il faut vous répondre net; je vous avouïrai que j'aïmeroïs mieux renoncer à la vie, qu'au droit de porter ce tablier.

CLITANDRE.

Ah! pour le coup, vous vous mocquez tout-à-fait de moi.

LE GRAND-MAÎTRE.

Tachez de vous le persuader, mon cher Clitandre; & croyez moi, ne pensez plus à nous. Après tout, que vous ferait notre secret? N'avez-vous pas bien vécu jusq'ici, & ne vivrez-vous pas bien encore, sans le sçavoir?

Cij

CLITANDRE.

Non, je ne sçaurois plus vivre, que je ne le sache.

LE GRAND-MAÎTRE.

Mourez donc.

CLITANDRE.

Quoi ! je ne serai jamais reçu ?

LE GRAND-MAÎTRE.

Jamais, mon pauvre Clitandre.

CLITANDRE.

Mon cher Mondor, recevez-moi du moins Apprentif ;
je ne serai jamais Maître, si vous ne voulez.

LE GRAND-MAÎTRE.

Vous ne pouvez être ni Maître, ni Apprentif.

LEANDRE. *à Clitandre.*

Vous voyez.

ARISTE. *à Clitandre.*

Je vous l'avois bien dit.

CLITANDRE.

Allez, Messieurs, vous êtes tous des extravagans. Je
ne serai pas reçu, & je ne veux plus l'être ; mais je
sçaurai le secret, & je le ferai imprimer, & je vous
ferai peut-être tous pendre.

Viens l'Eveillé.

L'EVEILLÉ.

Monsieur, je suis à vous dans un instant.



SCENE VI.

LEANDRE. ARISTE. LE GRAND-
MAISTRE. L'VEILLE'.

LE GRAND-MAÎTRE. *à Ariste.*

C'Est un homme à lui apparemment,

ARISTE.

Oüi, c'est son Valet de Chambre.

L'VEILLE'. *au Grand-Maître.*

Permettez-moi de vous représenter, Monsieur, que vous traités mon Maître avec bien de la rigueur; car enfin je puis vous assurer que c'est un assez bon sujet. C'est moi qui l'ai élevé; quoique je prenne le titre de son Valet de Chambre, je ne suis que son Gouverneur: vous voyez que j'ai quelque esprit; j'ai lu beaucoup, & certainement je lui ai donné une éducation convenable. Il est encore un peut étourdi, si vous voulez, un peu petit-Maître; mais cela est tout jeune; d'ailleurs, comme vous sçavez, fort honnête homme, aimant le jeu, les femmes, le bal, les spectacles, & tout ce qui est de bienséance à son âge; bon compagnon, peu indiscret, soupant bien, s'enivrant de bonne grace, adroit à faire sauter un bouchon, tenant de joyeux propos, & faisant son petit couplet de chanson à table aussi joliment....

LE GRAND-MAÎTRE.

C'est assez parler de votre Maître; voulez-vous être Fri-Maçon, vous mon ami?

Monſieur . . . je n'oſe plus rien demander . . . parce que je viens de faire une ſottife.

(*En regardant les deux Fri-Maçons & tremblant.*)

J'ai voulu voir ſi ces Meſſieurs me prendroient pour un Frere , & je leur ai fait de faux ſignes . . .

LE GRAND-MAÎTRE.

Comment ? de faux ſignes.

L'EVEILLE. *tremblant.*

Oùï , Monſieur , mais j'ai bientôt reconnu ma faute ; j'en ai demandé pardon à ces Meſſieurs , & ils ont paru me l'accorder. J'ai toujours lieu de craindre cependant, que vous ne me jugiez indigne de vos fa-
veurs.

LE GRAND-MAÎTRE.

Allez , mon ami ; je ne veux pas être plus ſévère que ces Meſſieurs ; je vous paſſe les faux ſignes , à cauſe du repentir que vous en témoignés.

(*Il le regarde du haut en bas.*)

Je vous vois d'ailleurs les qualités requiſes à un degré ſuffiſant. Allez-vous-en à quatre portes d'ici, vous y trouverez un Loze aſſemblée , & l'on vous revêti-
ra du tablier de l'Ordre.

L'EVEILLE.

Ah ! Meſſieurs , que je vous ai d'obligation ! Ah ! ne craignez pas que je diſe le ſecret à mon Maître... Mais, Monſieur , comment pourrai-je faire connoître que je viens de votre part ? Si vous aviez la bonté de me donner quelque marque.

HYPERDRAME.

23

LE GRAND-MAÎTRE.

Je vous en ai donné une mon ami.

L'ÉVEILLE'.

Et où est-elle , Monsieur , je vous prie ?

LE GRAND-MAÎTRE.

Je vous l'ai donnée, vous dis-je. Allez , ne vous embar-
rassiez pas , vous serez reconnu furement.

L'ÉVEILLE'. *en s'en allant.*

L'admirable chose que la Fri-Maçonnerie !

LE GRAND-MAÎTRE. *à l'Éveillé.*

Voulez-vous bien dire à mon Valet de Chambre , qu'il
fassé entrer ici les deux premiers arrivez.

SCENE VII.

LE GRAND-MAISTRE. ARISTE.

LEANDRE.

LE GRAND-MAÎTRE.

NOus n'aurons pas beaucoup de monde aujour-
d'hui , je pense. Je me charge d'examiner seul
ceux qui restent. Chargez - vous , Messieurs , de
faire tenir prêt tout ce qu'il nous faut pour la
fete de ce soir.

ARISTE.

Nous allions vous faire la proposition : vous nous pré-
venez.

LE GRAND-MAÎTRE.

Sur tout que les Musiciens ne nous fassent pas attendre.

N'ayez pas peur ; ils sont Fri-Maçons.

SCENE VIII.

LE GRAND-MAISTRE. CHRYSOLOGUE ;
Médecin. M. TRISSOT, Poëte.

LE GRAND-MAÎTRE.

JE vois votre dessein , Messieurs : permettez - moi
de vous faire quelques questions à l'un & à l'autre.
à M. Trissot.

Oserois-je vous demander , Monsieur , quel est votre
emploi ?

M. TRISSOT.

Je n'ai point d'emploi , Monsieur , & j'en viens cher-
cher un chez les Fri Maçons.

LE GRAND-MAÎTRE.

Fort bien : Monsieur votre pere est-il Fri-Maçon ?

M. TRISSOT.

Non , Monsieur , il est mort ; mais il étoit Médecin.

LE GRAND-MAÎTRE.

Médecin !

M. TRISSOT. *regardant malignement Chrysologue.*
Oüi , Monsieur : Docteur Epidémique.

LE GRAND-MAÎTRE.

Homme à détruire ce que les Fri-Maçons édifient.

Chrysologue paroit avoir envie de parler.

*Le Grand - Maître continuë , s'adressant toujours à
M. Trissot.*

Et

Et comment, Monsieur? vous n'avez aucune occupation, quelle qu'elle soit?

M. TRISSOT.

Je lis les matins pour me défennuyer; & j'écris quelquefois les folies qui me passent par la tête.

LE GRAND-MAÎTRE.

Je vois ce que c'est. Vous êtes un Auteur honteux; n'est-il pas vrai?

M. TRISSOT.

Je le soupçonne.

LE GRAND-MAÎTRE.

Et Poëte, je parierois.

M. TRISSOT.

Je crois que vous gagneriez.

LE GRAND-MAÎTRE.

Et pourquoi ne pas le dire tout d'un coup? Y a-t'il du déshonneur à être Poëte pour un fils de Médecin? N'êtes-vous pas toujours enfant d'Apollon? Il faut oser avouër ce qu'on est, Monsieur.

M. TRISSOT.

Cela est quelquefois délicat.

LE GRAND-MAÎTRE.

Quoi! seriez-vous mauvais Poëte?

M. TRISSOT.

Ma foi, peut-être bien.

LE GRAND-MAÎTRE.

Cela ne vous empêchera pas d'être bon Maçon.

à Chryfologue.

Et vous, Monsieur, commencerez-vous aussi par me dissimuler votre profession?

D

CHRYSOLOGUE.

Je pourrois avoir quelque raison de le faire, après ce que vous avez dit tout-à-l'heure ; car je suis Médecin , Monsieur , & je vous en demande bien pardon.

LE GRAND-MAÎTRE.

Je ne suis plus surpris que vous ayez eu envie de m'interrompre : mais aussi , Monsieur , pourquoi être Médecin ?

CHRYSOLOGUE.

Oh ! ne vous fâchez pas , Monsieur ; car je n'exerce pas ma profession.

LE GRAND-MAÎTRE.

Vous n'exercez pas ; & que faites-vous donc , Monsieur ?

CHRYSOLOGUE.

Je vais voir les malades pour m'amuser , pour les amuser eux-mêmes , pour causer avec eux , leur conter la nouvelle du jour ; & s'il faut tout dire , pour leur étaler le peu d'esprit que la nature m'a donné.

LE GRAND-MAÎTRE.

Mais , vous prenez de l'argent.

CHRYSOLOGUE.

Non ! rarement. Quand cela se présente.

LE GRAND-MAÎTRE.

Et vous appelez cela ne pas exercer la profession de Médecin. Allez , Monsieur , vous êtes Médecin & très-grand Médecin : d'autant plus que sur ce pié-là, votre Art embrasse tout , jusqu'aux maladies de l'esprit. Il n'est pas même nécessaire d'être malade pour avoir besoin de vous. Cela est bien commode , & vous êtes bien moins dangereux.

Vous convenez donc, Monsieur, que je ne suis point tout à fait dans le cas dont vous parliez, & qu'il n'y auroit pas si grand risque à me recevoir parmi les Fri-Maçons.

LE GRAND-MAÎTRE.

Je commence effectivement à ne craindre plus tant pour ma vie : mais . . .

CHRYSOLOGUE.

Mais, ne risquai-je point un peu moi, en entrant dans votre société ? On dit que vous y admettez certaines gens . . .

LE GRAND-MAÎTRE.

Eh bien, Monsieur, quelles gens ?

CHRYSOLOGUE.

Mais, vous m'avouerez que vous ne rassemblez pas la meilleure compagnie du monde.

LE GRAND-MAÎTRE.

Qu'appellez-vous bonne compagnie ? Je n'entends plus parler que de bonne compagnie. Croyez-vous que la bonne compagnie ne puisse être composée que de gens de qualité & de beaux-esprits ?

CHRYSOLOGUE.

Oh non. Je suis persuadé que la bonne compagnie est la plus nombreuse & la plus mêlée.

LE GRAND-MAÎTRE.

Vous verrez bientôt qu'il étoit réservé aux Fri-Maçons de former une compagnie très-nombreuse, très-mêlée, & très-bonne en même tems.

CHRYSOLOGUE.

En tout cas, c'est un privilège bien exclusif que vous avez-là.

Dij

Il n'en est que plus glorieux pour nous.

CHRYSOLOGUE.

Mais comment faites-vous, pour vous accorder avec tant de différentes espèces d'hommes ?

LE GRAND-MAÎTRE.

Nous sommes humains, simples, & de bonne foi.

CHRYSOLOGUE.

Ne seriez-vous point aussi un peu libertins là par l'esprit ?

LE GRAND-MAÎTRE.

Comment pouvez-vous nous soupçonner à cet égard, puisque nous recevons des Médecins & des Poètes.

CHRYSOLOGUE.

Je ne vous fais plus qu'une question ; c'est sur vos Ouvrages. Ne pourriez-vous pas nous en donner quelque idée d'avance ? Un de vos freres m'a dit bonnement, que vous ne bâtissiez que des Châteaux en Espagne.

LE GRAND-MAÎTRE.

Nous avons quelquefois nos raisons pour parler ainsi ; mais comtés que nous bâtissons en bon lieu, & solidement. Vous nous verrez travailler quand il en sera tems ; vous mettrez vous-même la main à l'œuvre, & nous vous montrerons le plan de nos édifices.

CHRYSOLOGUE.

Et ne vous occupez-vous qu'à bâtir ?

LE GRAND-MAÎTRE.

Nous aimons & nous cultivons tous les Arts & toutes les sciences utiles.

CHRYSOLOGUE.

Pourquoi donc avoir préféré ce nom de Maçon à tant d'autres titres, qui vous auroient fait plus d'honneur.

LE GRAND-MAÎTRE.

Nous avons choisi le nom, qui répondoit le plus parfaitement à notre occupation principale. Nous croirions déroger en prenant des titres. Un nom simple annonce mieux un emploi solide.

CHRYSOLOGUE.

Vous me fermez la bouche.

LE GRAND-MAÎTRE.

Ayez la bonté, Messieurs, de revenir ici dans deux heures; je vous donnerai le tablier.

(*Il les regarde l'un après l'autre.*)

Je m'aperçois que vous avez les qualités personnelles nécessaires à la Fri-Maçonnerie....

CHRYSOLOGUE.

Je ne sçavois pas, Monsieur, avoir l'honneur d'être connu de vous.

LE GRAND-MAÎTRE.

Ce n'est que de ce moment que j'ai l'avantage de vous connoître, Messieurs; mais nous avons le coup d'œil bon, nous autres Fri-Maçons. Vous n'en disconviez pas, quand vous aurez été initiés.

(*En les accompagnant.*)

Allez, Messieurs, allez vous disposer à recevoir dignement les augustes attributs de l'Ordre.

Chrysologue & Triffot sortent. Triffot revient.

SCENE IX.

LE GRAND-MAISTRE. M. TRISSOT.

M. TRISSOT.

Souffrez, Monsieur, que je vous dise encore un petit mot. Ce n'est pas le tout que d'être agréé ; on dit qu'il en coûte dix louis pour être reçu ; & vous sentez bien, qu'un Poëte n'est pas fait pour donner dix louis.

LE GRAND-MAÎTRE.

Sachez, Monsieur, que nous ne prenons point d'argent ; nous en donnons au contraire à ceux de nos freres, qui en ont besoin. Il est vrai que c'est la coutume, que les nouveaux reçus payent entr'eux le souper, qui se fait à l'occasion de leur réception ; & cela est allé quelquefois à dix louis pour chacun ; mais il n'y aura pas beaucoup de monde aujourd'hui ; & cela ne sauroit passer quatre ou cinq louis pour votre part.

M. TRISSOT.

C'est quatre ou cinq fois plus qu'il ne m'en faut ; Monsieur. Ne pourriez vous pas me faire recevoir, là, sans conséquence. Je ne resterai point à souper.

LE GRAND-MAÎTRE.

Que vous restiez à souper, ou non ; c'est la même chose.

M. TRISSOT.

Mais ne devoit-on pas recevoir gratis les gens à talens ?

LE GRAND-MAÎTRE.

Oùii, les gens à talens ; mais nous ne nous soucions pas

beaucoup de Poësie ; & d'ailleurs vous avez avoué
que vous étiez mauvais Poëte.

M. TRISSOT.

Falloit-il en croire ma modestie ?

LE GRAND-MAÎTRE.

Comment vouliez-vous que j'allasse soupçonner un
Poëte d'être modeste ?

M. TRISSOT.

Entre nous , je sens bien que je ne puis guere être reçu
gratis , qu'à titre de pauvre Poëte ; si cependant
vous pouviez m'épargner cet aveu.

LE GRAND-MAÎTRE.

Soyez tranquille , Monsieur ; vous méritez d'être Fri-
Maçon , c'en est assez. Vous n'êtes pas riche , ce n'est
point un défaut. Vous serez reçu honorablement , &
sans qu'il vous en coute rien.

M. TRISSOT.

A le bien prendre , on ne sçauroit être reçu plus ho-
norablement , qu'en étant reçu gratis. Mais je ne
laisserai pas de payer un peu d'une monnoye ou d'u-
ne autre , & de vous donner ce soir à souper un petit
plat de mon métier. Comtez sur des Vers en l'hon-
neur de l'Ordre & du Grand-Maître.

LE GRAND-MAÎTRE.

M. Trissot faites mieux , ne faites point de Vers.

M. TRISSOT.

Vous avez raison ; cela fera plus noble.

LE GRAND-MAÎTRE.

Cela fera mieux de toutes façons.

SCENE X.

LE GRAND-MAISTRE. *seul.*

Voilà mon audience finie , je croi. Ça , voyons un peu. Ce Clitandre me revient toujours dans l'esprit. D'où lui peut venir cette envie extrême d'être Fri-Maçon ? Quand je me rappelle toute cette Scène Il a rougi , il a pâli , il a passé en un instant par toutes les couleurs & toutes les nuances. Il a été fier , il s'est humilié , il s'est remonté , il a voulu badiner , il s'est humilié encore , il s'est emporté , il a fait l'indifférent. Sûrement il y a là-dessous quelque grand ressort , quelqu'intérêt considérable , dont j'aurois pû être la victime. J'aperçois Lucile. Mes soupçons redoublent : il faut se posséder.

SCENE XI.

LE GRAND-MAISTRE. LUCILE.

LUCILE. *suivie de Mariane.*

JE suis bien aise de vous trouver , Monsieur ; restons ici puisque nous y sommes. Je le veux. Rentrez , Mariane.

Mariane rentre.

LE GRAND-MAÎTRE.

Et à quoi puis-je attribuer , Madame , une aussi agréable visite ?

LUCILE.

LUCILE.

Je viens vous gronder & vous solliciter pour Clitandre. Vous voyez son empressement ; il s'agit d'une bagatelle , & vous la lui refusés , tandis que vous l'accordez à tout le monde. Que signifient ces procédés-là , avec quelqu'un que vous connoissez ?

LE GRAND-MAÎTRE.

Hé ! Madame , c'est précisément parce que je le connois , que je suis obligé de le refuser. Je ne demanderois pas mieux que de pouvoir l'admettre.

LUCILE.

Osez-vous me parler ainsi , Monsieur ? Et qu'avez-vous à lui reprocher , je vous prie ?

LE GRAND-MAÎTRE.

Le défaut des dispositions nécessaires aux Fri-Maçons.

LUCILE.

Allons , Mondor ; point de ces propos ridicules. Répondez-moi sérieusement.

LE GRAND-MAÎTRE.

Madame , je vous répons très sérieusement : & croyez-moi : Clitandre a du mérite ; mais il n'a peut-être pas toutes les qualités que vous imaginerez bien.

LUCILE.

Quelle folie !

LE GRAND-MAÎTRE.

Cela vous passe.

LUCILE.

Oh ! tout-à-fait. Et vous , Monsieur , sans doute que vous avez tout le mérite imaginable , puisque vous avez été élevé tout d'un coup à la dignité de Fri-Maçon & de Grand-Maître : car il n'y a pas quatre

E

jours que vous êtes l'un & l'autre.

LE GRAND-MAÎTRE.

Je ne m'aveugle point sur les bonnes qualités qui me manquent : mais j'ose me glorifier de celles qui conviennent aux Fri-Maçons.

LUCILE.

Et Clitandre C'est assez représenter le Fri-Maçon, Monsieur ; vous m'impatientez : Finissons. Je m'intéresse pour Clitandre , & je viens vous prier de l'admettre dans votre société , de quelque qualité & condition qu'il soit.

LE GRAND-MAÎTRE.

Vous n'ignorez pas , aimable Lucile , quels sont mes sentimens pour vous , quoique je n'aye point encore osé vous les déclarer. Tout ce qui dépend de moi est à vos ordres. Mais quel motif si pressant peut vous intéresser pour Clitandre , dans une affaire de cette nature ?

LUCILE.

N'est-ce pas assez de vous dire , que je m'y intéresse infiniment ?

LE GRAND-MAÎTRE.

Permettez moi de vous deviner , Madame. N'auriez-vous point vous même envie de sçavoir notre secret ?

LUCILE.

Eh bien ouï , j'en meurs d'envie , puisqu'il faut vous l'avoüer.

LE GRAND-MAÎTRE.

Et croyez-vous que si Clitandre le sçavoit , il eût la foiblesse de vous l'apprendre ?

LUCILE.

Je ne m'en flatte pas : mais il souhaite aussi vivement que moi de le sçavoir : ma curiosité m'attendrit pour la sienne, & si je n'avois pas le plaisir d'être satisfaite, j'aurois du moins la consolation de voir un ami qui le feroit.

LE GRAND-MAÎTRE.

Que vous êtes généreuse, Madame!

LUCILE.

Et que vous êtes insupportable, Mondor! J'avois bien ouï dire que vous autres Fri-Maçons, vous ne vous piquiez pas de complaisance pour les Dames.

LE GRAND-MAÎTRE.

On nous fait tort, Lucile; nous rendons à votre sexe tous les hommages qui lui sont dus. C'est une de nos premières loix & la plus douce que nous ayons. Bien plus, c'est que vous ne trouverez nulle part des amans aussi tendres, ni des maris aussi solides, que dans la société des Fri-Maçons. Daignez ne m'en pas croire sur ma parole, charmante Lucile.

LUCILE.

Je le veux bien, Monsieur; faites recevoir Clitandre, & nous verrons.

LE GRAND-MAÎTRE.

Me demanderez-vous toujours l'impossible?

LUCILE.

L'impossible! Il est impossible que Clitandre soit de la société des Fri-Maçons, & je ne trouverai nulle part Quand je rapproche toutes vos réponses, cela me présente des idées Mais si vous êtes si pleins de beaux sentimens pour les femmes, d'où vient donc qu'elles ne sont point admises dans votre ordre?

E ij

Plus nous vous aimons , Lucile , & plus nous redoutons vos charmes. La source de notre plaisir seroit bientôt celle de nos divisions. Et que deviendroit cette égalité parfaite , que le premier de nos réglemens établit entre tous les Freres? Comment accorder cette égalité , comment accorder notre liberté essentielle avec cet ascendant victorieux qui vous rend maîtresses de nos cœurs? N'avez-vous pas déjà assez de pouvoir sur eux , sans celui que vous ne manquerez pas de vous acquérir encore dans nos assemblées? Et combien de distractions dangereuses ne nous causeriez-vous point dans nos ouvrages , qui seroient peut-être ennuyeux , ou trop pénibles pour vous.

LUCILE.

On ne peut s'excuser plus galamment ; mais pour achever de me persuader sur cet article , j'aurois grand besoiñ de voir quelque Fri-Maçon mourir d'amour pour une jolie femme.

LE GRAND-MAÎTRE.

Il en est peut-être mort plusieurs de cette façon , sans que je l'aye sçû. Tout au moins , puis-je vous assurer que personne n'est aussi capable de porter l'amour à ce point-là

LUCILE.

Qu'un Fri-Maçon , n'est-ce pas?

LE GRAND-MAÎTRE.

Qu'un Fri-Maçon.

LUCILE.

Mais avec ces qualités , vous devriez être les favoris des Dames. Je n'en connois pas cependant qui vous distinguent à votre avantage , & je ne puis tout au

plus vous regarder que comme une troupe d'amans malheureux.

LE GRAND-MAÎTRE.

Je vois bien, Lucile, que les femmes que vous connoiffez, sont précitement celles dont nous n'avons pas le bonheur d'être connus.

LUCILE.

Et peut-on connoître un Fri-Maçon ?

LE GRAND-MAÎTRE.

On ne le connoit jamais parfaitement : c'est un sujet inépuisable : mais on en peut toujours connoître assez, pour le préférer à un simple mortel.

LUCILE.

Que risqueriez-vous donc à vous faire connoître parfaitement ? Et qu'est-ce que c'est que ce mérite, qui craint la lumière & qui est obligé de se cacher ?

LE GRAND-MAÎTRE.

Il n'est pas, Madame, que vous n'avez ouï parler de ce qui arriva au plus vaillant des Hébreux : Il eut l'indiscrétion de confier à sa Maîtresse, où étoit le siège de sa force extraordinaire : sa force l'abandonna au même instant que sa prudence, & bientôt il devint la proie de ces peuples dont il avoit été la terreur.

LUCILE.

Ne me faites plus de ces histoires-là ; je ne suis déjà que trop curieuse. Apprenez-moi seulement une chose, que vous pouvez m'apprendre sans risque, & je vous laisse en repos. Répondez-moi sans badiner, je vous en supplie. Votre secret peut-il être révélé ? Seroit-il possible qu'un Fri-Maçon qui voudroit le dire, le dît effectivement ?

E iij

Cela est possible de sa nature : mais cela est moralement impossible.

LUCILE.

Cela est possible ! De sa nature , ou moralement , que m'importe ? Cela est possible , vous pouvez m'instruire , & vous m'instruirez. Je vous le demande à genoux.

Elle se jette aux genoux du Grand-Maître.

LE GRAND-MAÎTRE. *En tachant de la relever.*

Lucile !

LUCILE.

Non , je ne quitte point vos genoux que vous ne m'ayez instruite.

LE GRAND-MAÎTRE. *tombant à ses pieds.*

Cessez de me presser , aimable Lucile , sur un secret inviolable que j'ai plus d'envie de vous apprendre , que vous n'en avez de le sçavoir.

LUCILE.

Non , non , si cela étoit , vous vous rendriez à mes instances.

LE GRAND-MAÎTRE.

Voici quelqu'un , Madame. C'est Clitandre.

Ils se relevent.



SCENE XII.

LE GRAND-MAISTRE. LUCILE.
CLITANDRE.

LUCILE. *à Clitandre.*

Vous voyez ce que je fais pour vous , Monsieur ;
mais nous avons à faire au plus inflexible & au
plus impénétrable de tous les Fri-Maçons. Je
vous le remets. Parlez vous-même , vous réus-
sirez mieux que moi.

LE GRAND-MAÎTRE.

Ne me rendrez-vous jamais plus de justice , Madame ?

CLITANDRE. *à Lucile à part.*

Laissez-moi faire , j'ai trouvé le moyen de l'amener à
mon but.

SCENE XIII.

LE GRAND - MAISTRE.
CLITANDRE.

CLITANDRE.

Pardi , si les femmes se mettent à genoux , dites-
moi donc quelle posture il faut que je prenne.
Voulez-vous que je me mette ventre à terre.

LE GRAND-MAÎTRE.

Je vous en dispense.

CLITANDRE.

Oh! ça, Mondor, n'êtes-vous point fâché contre moi?

LE GRAND-MAÎTRE.

Et de quoi le ferois-je?

CLITANDRE.

De ce que je vous ai dit tantôt, en vous quittant.

LE GRAND-MAÎTRE.

Pensez-vous que je m'abaisse à me fâcher de ces choses-là?

CLITANDRE.

On se fâche quelquefois sans raison : par exemple, contre un rival. Oüi, oüi, à présent que nous sommes seuls, avouez qu'il y a un peu de rivalité dans vos procédés à mon égard. Vous aimez Lucile ; il n'y a pas de mal à cela, car elle est fort aimable, & c'est un parti qui vous conviendrait tout à fait ; mais je vous avertis en bon ami, qu'elle ne vous aime point.

LE GRAND-MAÎTRE.

Je suis bien sensible à cette marque d'amitié dont vous m'honorez ; & feroit-ce Lucile qui vous auroit fait cette déclaration d'indifférence en ma faveur.

CLITANDRE.

Non pas en propres termes ; mais elle m'a avoué qu'elle m'aimoit, & il n'y a pas d'apparence qu'elle nous aime tous deux ensemble.

LE GRAND-MAÎTRE.

Et pourquoi non ? Ne pourroit-elle pas m'aimer légèrement & vous aimer beaucoup : cela n'empêcheroit point qu'elle ne m'épousât.

CLITANDRE.

Oh ! bien, je vous dirai que je ne crois pas même qu'elle

qu'elle vous aime légèrement ; & je suis sûr qu'elle ne vous épousera point ; à moins qu'elle ne puisse aussi nous épouser tous les deux à la fois , vous légèrement , & moi beaucoup.

LE GRAND-MAÎTRE.

Elle vous a donc promis de vous épouser ?

CLITANDRE.

Oùï , mon cher ami ; je viens t'en faire naturellement la confidence , & te communiquer en même tems la condition qu'on a mise à cette promesse. Il faut ici rappeler toute ta générosité , mon cher rival. Plus tu es intéressé contre moi , plus tu dois agir en ma faveur ; cela est tout simple. Tu as cru tantôt , quand je te priois de m'aggréger , que c'étoit une fantaisie qui me prenoit à propos de rien , & tu as tourné la chose en badinage ; je te le passe. Mais je t'apprens à cette heure , que ma fortune & tout le bonheur de ma vie sont entre tes mains ; que du moment que tu me rends Fri-Maçon , tu me rends maître de Lucile , & que c'est à ce seul prix que je puis devenir son époux.

LE GRAND-MAÎTRE.

Je vous entens , Clitandre. C'est-à-dire , que vous avez promis à Lucile de lui apporter notre secret en mariage.

CLITANDRE.

Je n'ai plus rien de caché pour vous , mon cher Mondor. Il est vrai ; j'ai promis votre secret à Lucile , pour achever de la résoudre à me rendre heureux. N'admirez-vous pas la confiance que j'ai en vous , & pourriez-vous en abuser ?

LE GRAND-MAÎTRE.

Non , Clitandre , je n'abuserai point de votre confiance ; mais il ne seroit pas juste non plus , que vous

F

abusés de ma facilité , & que je mise en péril
notre secret.

CLITANDRE.

Il ne court pas le moindre risque , mon cher ami ; je
vous promets , & je vous jure de le garder en hon-
nête-homme. Recevez-moi seulement Fri-Maçon. Je
ferai croire ensuite à Lucile tout ce qu'il me plaira.
Ne voyez-vous pas qu'elle ne peut s'assurer de rien
que sur ma parole ? Que je lui dise un secret faux ou
véritable , & qu'elle veuille s'en éclaircir avec d'au-
tres Fri-Maçons ; ils lui diront toujours que je la
trompe : elle sentira bien qu'ils ne peuvent lui déclai-
rer autre chose , & qu'elle n'a d'autre parti à pren-
dre elle-même , que de s'en fier à ma bonne foi.

LE GRAND-MAÎTRE.

A votre bonne foi.

CLITANDRE.

Oh ! j'ai tout examiné ; j'ai tout compris ; je fais ce
que je fais , Mondor ; recevez-moi seulement , vous
dis - je.

LE GRAND-MAÎTRE.

L'honnête-homme que vous êtes , Monsieur Clitandre !
Vous voulez que je vous mette dans la nécessité , ou
de trahir des Confreres , ou de tromper une épouse
pour prix de sa main. La belle disposition à devenir
Fri-Maçon ?

CLITANDRE.

Mon Dieu , que vous êtes simple , mon cher Mondor ,
avec vos idées de tromper ! En ne disant qu'un faux
secret à Lucile , quel tort lui ferai-je ? Et supposez
que je lui en fisse un peu , ce tort là feroit-il compa-
rable , avec l'avantage que nous pouvons retirer , elle
& moi , de l'accomplissement de notre mariage ?

LE GRAND-MAÎTRE.

Je vous avoüe ma simplicité , Clitandre. Nous avons la foiblesse de croire, nous autres Fri-Maçons, qu'il est dangereux de prendre deux engagements contraires : Qu'il faut être résolu de tenir sa parole , quand on la donne librement ; ou ne pas la donner absoluë , quand on soupçonne qu'on ne pourra la tenir. Tout autre procédé nous paroît indigne d'un honnête-homme.

CLITANDRE.

Je vois bien , Mondor , qu'il est tems de vous parler d'un autre façon ; & qu'il faut enfin que j'en vienne avec vous aux dernieres extrémités.

LE GRAND-MAÎTRE.

Cela n'est pas agréable.

CLITANDRE.

Voulez-vous me recevoir Fri-Maçon ?

LE GRAND-MAÎTRE.

Je ne puis.

CLITANDRE.

Voulez vous me dire votre secret sans me recevoir ?

LE GRAND-MAÎTRE.

Encore moins.

CLITANDRE. *mettant son chapeau.*

Ayez donc la bonté de me nommer le lieu & l'heure , où nous pourrons nous revoir aujourd'hui.

LE GRAND-MAÎTRE. *se couvrant.*

Je suis tout prêt dès ce moment , Clitandre. Mais je ferois fâché de vous ôter la vie , & je vous avertis que si vous me l'ôtés , vous n'êtes avancé de rien : vous ferez obligé de vous adresser ensuite à quelqu'autre

Fri-Maçon , qui ne vous recevra pas mieux que je vous reçois ; & à moins que vous n'ayez le bonheur , ou l'adresse , de les tuer tous les uns après les autres , je vous défie d'entrer jamais , ni dans leur société , ni dans leur secret. Si cependant cela vous fait plaisir , je m'en vais vous suivre où vous voudrez ; pourvû que ce ne soit pas bien loin ; parce que j'ai une cérémonie à faire , comme vous sçavez , & qu'il faut que je sois ici dans une demi-heure , si vous ne me tués pas.

CLITANDRE.

Je voudrois me tuer moi-même.

LE GRAND-MAÎTRE.

Ce seroit le plus court.

SCENE XIV.

LE GRAND-MAISTRE. CLITANDRE,
L'EVEILLE.

LE GRAND-MAÎTRE.

MAis vous êtes bien bon , Clitandre , de vous exposer , & de vous amuser avec moi pour être instruit ; tandis que vous avez un ancien domestique , qui est Fri-Maçon. Tenez le voilà qui entre.

CLITANDRE.

L'Eveillé est Fri-Maçon !

LE GRAND-MAÎTRE.

Sans doute qu'il l'est. Ne trouvez-vous aucun changement chez lui ?

CLITANDRE. *regardant l'Eveillé attentivement.*

Il me semble effectivement qu'il y a quelque chose. Tu es Fri-Maçon, l'Eveillé.

L'EVEILLÉ.

Oùï, Monsieur, je le suis depuis les pieds jusqu'à la tête. Permettez que j'embrasse, en Frere, mon vénérable Grand-Maître.

Ils s'embrassent mystérieusement. Clitandre les dévore des yeux.

LE GRAND-MAÎTRE. *à Clitandre.*

Vous brûlés d'être seul avec lui. Tâchés de le faire parler ; je vous laisse ; car aussi bien me paroissez-vous n'avoir plus d'envie de vous battre.

Il fait un signe à l'Eveillé en s'en allant ; & l'Eveillé lui fait un autre signe.

SCENE XV.

CLITANDRE. L'EVEILLÉ.

CLITANDRE.

ET comment Diable as-tu fait pour être Fri-Maçon ?

L'EVEILLÉ.

Je me suis présenté ; on m'a examiné, & l'on m'a reçu.
Je fors de la Loge.

CLITANDRE.

Oh ! ça, mon cher l'Eveillé, tu me diras le secret.

F iij

L'EVEILLÉ.

Mon cher l'Eveillé ! Le terme est tendre ; mais il est un peu familier. C'est tout ce que je pourrais faire, que de vous appeller mon cher Clitandre, moi qui suis Fri-Maçon.

CLITANDRE.

Appelle moi comme tu voudras, pourvû que tu me dises le secret.

L'EVEILLÉ.

Il se promene sur le Théâtre, & Clitandre le suit.

Pardi, il faut avoüer que c'est quelque chose de bien étonnant que ce secret !

CLITANDRE.

Bien étonnant !

L'EVEILLÉ. *Je retournant vers Clitandre.*

Et de bien simple cependant.

CLITANDRE.

Bien simple !

L'EVEILLÉ. *continuant de marcher.*

Et de bien vaste avec cela.

CLITANDRE.

Simple & vaste.

L'EVEILLÉ.

Non, je ne l'aurois jamais soupçonné le moins du monde.

CLITANDRE.

Dis moi donc vite, mon bon l'Eveillé.

L'EVEILLÉ.

Si vous aviez pû voir, comment le cœur me battoit dans cette anti-chambre. Il y a une anti-chambre.

CLITANDRE. *à part.*

Que le diable l'emporte avec son anti-chambre.

L'EVEILLE'.

Il m'a pris un redoublement de palpitation , quand j'ai
entendu qu'on ouvroit la porte de la loge même.

CLITANDRE.

Et tu as vû ?

L'EVEILLE'.

J'ouvre les yeux enfin , & je commence à connoître les
choses.

CLITANDRE.

Fais les moi connoître aussi , je t'en conjure.

L'EVEILLE'.

Que je regrette le tems, que j'ai perdu hors de la société
des Fri-Maçons !

CLITANDRE.

Que tu m'impatientes l'Eveillé !

L'EVEILLE'.

Et que je vous plains mon cher Maître , de ne pouvoir
être mon Confrere !

CLITANDRE.

Tu me fais mourir l'Eveillé , si tu me fais languir davantage.

L'EVEILLE'.

Et que voulez-vous que je vous dise ?

CLITANDRE.

Ton secret.

L'EVEILLE'.

Vous sçavez bien qu'il ne m'est pas permis de le dire.

CLITANDRE.

Permis, ou non; dis le moi. Je t'en donne cent loüis.

L'EVEILLE.

Cent loüis?

CLITANDRE.

Oüi, cent loüis.

L'EVEILLE.

Cent loüis! Non.

CLITANDRE.

Ecoute l'Eveillé; je te fais ta fortune.

L'EVEILLE.

Bagatelle.

CLITANDRE.

Tu sçais que Lucile m'épouse, si je puis lui dire ce secret. Elle est fort riche; veux-tu que nous parta-gions son bien? Je t'en donne la moitié.

L'EVEILLE.

Fi donc, Monsieur; plus de ces fortes de propositions! Ne sentez-vous pas combien cela est choquant, pour un homme comme moi?

CLITANDRE.

Mon ami l'Eveillé, je ne te donnerai pas; mais je t'ot-terai. Je te dois 4000 francs; je t'avertis que tu n'en auras jamais un sou, que tu ne m'ayes dit ton secret.

L'EVEILLE.

C'est donc 4000 francs de perdus pour moi. Mais vous ne me devez pas tout-à-fait 4000 francs.

CLITANDRE.

Si fait vraiment, je te les dois, & quelque chose de plus même.

L'EVEILLE.

HYPERDRAME.

49

L'ÉVEILLE.

Non, Monsieur, vous ne me devez pas tant, vous dis-je. Je vous ai fait quelques petites infidélités, séduit par l'occasion. J'ai honte de vous les avoir faites; mais je n'ai pas honte de vous les avouer. Je vous en tiendrai un compte exact, & vous pouvez être sûr de ma probité à l'avenir, foi de Fri-Maçon.

CLITANDRE.

Ah! tu m'as volé. Eh bien! si tu ne me dis le secret des Fri-Maçons, je te fais pendre.

L'ÉVEILLE.

Je vous en défie, car vous n'avez point de preuves. Cela n'empêchera pas que je ne vous rende tout en conscience.

CLITANDRE.

Allons, tu es honnête-homme, point intéressé: mais il y a une certaine Mariane dans le monde. Aurois-tu oüi parler de cette Princesse-là?

L'ÉVEILLE.

Mariane. Hum! oüi. Cela n'est pas bien merveilleux.

CLITANDRE.

Oh! non. Il s'en faut quelque chose.

L'ÉVEILLE.

Mais, si fait Elle est assez

CLITANDRE.

Comment donc? Seroit-elle assez bien pour un homme comme toi?

L'ÉVEILLE.

Hum! vous sçavez que je he suis pas difficile.

G

CLITANDRE.

Et si on vous proposoit de vous servir auprès de son Altesse, cela ne vous paroîtroit point si choquant, n'est-ce pas ?

L'EVEILLÉ.

Ah ! Monsieur, Monsieur, vous êtes pressant.

CLITANDRE.

Ah ! je commence à voir que pour être Fri-Maçon, on n'en est pas moins homme.

L'EVEILLÉ.

Bien au contraire, ma foi.

CLITANDRE.

Eh bien l'Eveillé ? Tu me parois rêveur. Réponds moi donc. Si on te faisoit avoir Mariane. Hem ? l'Eveillé.

L'EVEILLÉ. *d'un ton de déclamation.*

* Vous dirai-je un penser indigne, bas & lâche ?
Je l'étouffe, il renaît ; il me flatte & me fâche :
L'amour incessamment me le vient présenter
Non . . . tout ce que je puis, c'est de le détester.

CLITANDRE. *furieusement.*

L'Eveillé.

L'EVEILLÉ. *presque du même ton.*

Plait-il, Monsieur ?

CLITANDRE.

Si tu ne m'apprens ce que je te demande, je te fais mourir sous le bâton tout à l'heure, sans autre forme de Procès.

L'EVEILLÉ.

Je ne vous le conseille pas. On iroit peut-être ensuite

* C'est une parodie de quelques Vers du Polyeucte de Corneille.

vous faire votre Procès dans les formes. Et quand vous m'aurez assommé, croyez-vous que je vous dise mon secret?

CLITANDRE. *tendrement.*

L'Eveillé.

L'EVEILLE'. *du même ton.*

Monsieur.

CLITANDRE.

Je reconnois qu'il n'y a ni force, ni adresse contre un Fri-Maçon : mais au moins que je te fasse pitié.

L'EVEILLE'.

Voilà le tour le plus fort & le plus adroit, que vous puissiez employer avec moi.

CLITANDRE. *vivement & avec joye.*

Quoi! mon cher ami; j'aurois donc trouvé le chemin....

L'EVEILLE'.

Ne vous pressés pas de réveiller vos espérances. Mais écoutez, je viens de rencontrer un Maçon.

CLITANDRE. *la bouche ouverte,*

Oüi!

L'EVEILLE'.

Un simple Maçon.

CLITANDRE.

J'entens.

L'EVEILLE'.

Il m'a dit qu'il venoit de se présenter au Grand-Maître pour être Fri-Maçon.

CLITANDRE.

Eh bien!...

G ij

LES FRI-MAÇONS:

L'EVEILLE.

Et qu'on l'avoit agréé , sans lui faire de difficultés , ni presque de questions.

CLITANDRE. *vivement.*

Et qu'est-ce que cela me fait ?

L'EVEILLE.

Peut-être y auroit-il dans ce métier de simple Maçon ; quelque vertu secrète qui disposeroit singulièrement à devenir Maçon libre. (*Clitandre le regarde avec impatience.*) Si vous vouliez essayer de passer par la première profession pour arriver à l'autre , à moins que vous n'aimiez mieux prendre mon état , & me servir pendant quelque tems ; car on ne m'a pas fait non plus beaucoup de difficultés ni de questions.

CLITANDRE.

Affreux l'Eveillé ; voilà donc , comme tu reconnois les bontés que j'ai pour toi depuis dix ans.

L'EVEILLE.

Non , Monsieur , je ne suis point un ingrat. Vous avez daigné vivre avec moi , plutôt en ami qu'en Maître ; j'ai eu part à vos plaisirs , vous m'avez tout accordé , vous m'avez tout passé. Je l'ai toujours senti avec reconnoissance , ou avec remors : je le sens aujourd'hui plus que jamais , & l'engagement que je viens de prendre , va redoubler mon respect & mon attachement pour vous. Je vous ai fait souffrir quelques momens , je vous en demande mille pardons ; ce n'étoit que pour vous faire sentir le tort que vous aviez d'exiger de moi l'impossible. Commandez-moi toute autre chose. Vous me verrez voler à vos ordres , sitôt qu'ils ne seront point opposés à mon honneur , ni au secret que je dois à mes Confreres.

CLITANDRE.

Je demeure confondu. Il n'y a jamais rien eu de si extraordinaire. Et comment, l'Eveillé, tu ne pourrois seulement pas m'aider du moindre conseil dans la situation où je suis?

L'EVEILLÉ.

Voici tout ce que je puis vous conseiller. J'ai ouï dire qu'on avoit reçu quelquefois dans une loge des Sujets qui avoient été refusés dans une autre. Celle d'où je sors est encore assemblée; allez-y, c'est précisément à quatre portes de cette maison-ci, du même côté. Présentez-vous, sans faire semblant de rien de tout ce qui s'est passé ici entre vous, Mondor & les deux autres. Que sçait-on ce qui peut arriver?

CLITANDRE.

Tu as raison, l'Eveillé, c'est le seul parti qui me reste à prendre, & je le prens.

L'EVEILLÉ.

Allez donc vite; il n'y a pas de tems à perdre.

CLITANDRE.

A quatre portes d'ici?

L'EVEILLÉ.

Oùi, du même côté.



SCENE XVI.

L'EVEILLE'. *seul.*

ME voilà délivré heureusement du premier assaut.
Il faut espérer qu'avec le tems , je le rendrai
raisonnable.

SCENE XVII.

L'EVEILLE'. MARIANE.

MARIANE.

AH! te voilà , l'Eveillé. Ma Maîtresse est dans une
impatience terrible , au sujet de Clitandre.
Sçais-tu s'il sera Fri-Maçon ?

L'EVEILLE'.

Jene sçais : mais je le suis , moi.

MARIANE.

Toi , tu le serois !

L'EVEILLE'.

Il n'y a qu'un moment que je le suis ; mais c'est pour
toute ma vie.

MARIANE.

Sérieusement , l'es-tu ?

L'EVEILLE'.

Oüi , je te le jure sur mon honneur de Fri-Maçon.

MARIANE.

Va , tu ne m'en imposeras pas ; je connoîtrai bien si tu

Pes ; mon pere l'étoit. Voyons , fais moi quelques signes.

L'EVEILLE'.

Ton pere te faisoit donc des signes de Fri-Maçon.

MARIANE.

Tant que je voulois.

L'EVEILLE'.

Et comment étoient-ils faits ces signes-là ? Voyons aussi.

MARIANE.

Il m'en faisoit beaucoup ; mais ma foi je ne m'en souviens plus.

L'EVEILLE'.

Preuve qu'il ne t'en a fait aucun ; car les signes de Fri-Maçon ne s'oublent jamais.

MARIANE.

C'est-à-dire , je ne m'en souviens pas pour les répéter moi-même ; mais si je te les voyois faire , je les reconnoitrois bien.

L'EVEILLE'.

Tu les reconnoitrois.

MARIANE.

D'abord.

L'EVEILLE'.

C'est précisément pourquoi je ne t'en ferai point.

MARIANE. *à part.*

En vérité , il pourroit bien l'être.

à l'Eveillè.

Je ne t'en demande qu'un seul , mon cher l'Eveillè : Je

plus petit de tous , si tu veux.

L'EVEILLE'.

Tien , regarde. Je m'en vais marcher comme un Fri-Maçon.

Il se promène devant elle fort naturellement.

MARIANE. *après l'avoir regardé attentivement*

Ah ! voilà justement la façon , dont marchoit mon pere. Tu es Fri-Maçon , mon cher l'Eveillé. Oûi , je t'en reconnois.

Elle veut l'embrasser ; il la repousse.

L'EVEILLE'.

Arrêtés , arrêtés. On n'embrasse pas comme cela un Fri-Maçon.

MARIANE.

Oh ! il l'est sûrement.

L'EVEILLE'.

Tu crois donc que je le suis à cette heure.

MARIANE.

J'en suis convaincuë.

L'EVEILLE'.

Si je ne l'étois pas , tu serois bien surprise.

MARIANE.

Non , non , tu l'es ; je ne me trompe point.

L'EVEILLE'.

Allons ; je le suis : mais tu t'es trompée ; car je n'ai pas marché en Fri-Maçon.

MARIANE.

Bon ! Tu voudrois me dépaïser à présent ; tu t'es avancé ; tu veux reculer ; je n'en ferai pas la dupe , &
si

Si tu ne me declares tout le reste , je m'en vais dire à tout le monde ce que je fais.

L'EVEILLE.

Dis ce que tu voudras ; je n'en suis point en peine : mais fache que tu ne fais rien , & que tu n'en sauras jamais davantage.

MARIANE.

Si tu voyois ma pauvre Maîtresse , l'inquiétude où elle est ; ce que c'est que cette curiosité : tu n'y résisterois point.

L'EVEILLE.

Je viens de résister à mon cher Maître qui est dans le même cas. Et je t'aime bien mieux que ta Maîtresse. Penses-tu que je fisse pour elle ce que je ne ferois pas pour toi ?

MARIANE.

Je t'aurois plus d'obligation , que si c'étoit pour moi-même. Mais je vois bien que tu ne m'aimes plus.

L'EVEILLE.

Non seulement je t'aime ; mais je t'avertis que tu vas m'aimer aussi , toi.

MARIANE.

Moi ! je t'aimerois après le refus que tu viens de me faire !

L'EVEILLE.

Oùi , je fais ce que je dis , & je parie , si tu veux.

MARIANE.

Parions ton secret.

L'EVEILLE.

Tu aurois peut-être quelque secret à parier contre le

H

mien. Mais laissons nos secrets , & regarde moi bien seulement , là.

Jeux de Théâtre réciproque.

Tu m'avoüeras d'abord que tu ne me hais point.

M A R I A N E.

Si , je t'affure ; je te hais beaucoup dans ce moment.

L'É V E I L L É'.

Bon. Signe que tu m'aimeras tout-à-l'heure. Regarde , regarde moi Tu ne t'apperçois de rien ?

M A R I A N E.

De rien du tout.

L'É V E I L L É'.

Ah ! parle fincérement ; tu commences à te sentir quelque chose pour moi.

M A R I A N E.

C'est bien peu de chose.

L'É V E I L L É'. *vivement.*

C'est beaucoup. Regarde moi encore , je t'en prie.

M A R I A N E. *à part.*

Seroit-ce quelque charme !

L'É V E I L L É'. *plus vivement.*

Cela va à merveilles. Encore , encore.

M A R I A N E. *presque à part.*

M'y laisserois-je surprendre ?

L'É V E I L L É'. *très-vivement.*

Ah ! tu résistes , tu détournes les yeux ; regarde moi bien , je t'en conjure.

M A R I A N E,

Ah ! il m'entraîne.

L'EVEILLE'. *Après l'avoir regardée encore un moment , avec l'attention la plus marquée.*

C'en est fait ; j'ai touché ton cœur. Je triomphe ; tu m'aimes enfin. Oüi, tu m'aimes , charmante Mariane.

MARIANE.

Ma foi , je croi qu'il a raison.

L'EVEILLE'.

Oh ! pour cette fois-ci , il faut s'embrasser.

Il l'embrasse , elle le laisse faire.

J'ai senti mon amour s'augmenter , à mesure qu'il produisoit le tien. Serois-je devenu plus tendre , en devenant Fri-Maçon ? Qui m'auroit dit que j'eusse pû t'aimer davantage , que je n'avois fait jusq'ici.

MARIANE.

Mais , dis moi , l'Eveillé ; ne me trompes-tu point ? T'aimé-je bien véritablement ?

L'EVEILLE'.

Oüi , ma chere Mariane , tu peux compter sur ton amour pour moi. Tu m'aimes , tu m'épouses , & tu m'aimeras , quoique tu m'épouses.

MARIANE.

Oh ! puisque tu es si discret , c'est bien assez que tu sois mon amant ; il est inutile que je t'épouse.

L'EVEILLE'.

Non , non ; tu m'épouses ; je fais bien ce que je dis.

MARIANE.

Mais ne me diras-tu jamais rien absolument de ton secret ?

H ij

L'EVEILLE'.

Non , Mariane ; je ne pourrai jamais t'en rien dire,

MARIANE.

J'en furai toujours quelque chose.

L'EVEILLE'.

Adieu , ma chere amie ; songe bien à ton amour. Voici ta Maîtresse , qui me solliciteroit encore. Il faut que je m'en aille. Je te reverrai incessamment.

SCENE XVIII.

MARIANE. LUCILE.

LUCILE.

EH ! bien , quelles nouvelles , Mariane ? as-tu vû Clitandre ? as-tu vû Mondor ? D'où vient que l'Eveillé s'enfuit ?

MARIANE.

C'est qu'il a peur que vous ne le pressiez de parler. Il est Fri-Maçon.

LUCILE.

Lui !

MARIANE.

Oüi , depuis une demi-heure.

LUCILE.

Et il n'a pas dit le secret à son Maître ?

MARIANE.

Non , ni à moi ; & il ne nous le dira jamais. Je l'ai persécuté depuis le tems que je vous ai quittée ; & savez-vous le tour qu'il m'a joué ? Au lieu de me don-

ner son secret, il m'a donné de l'amour, je pense, & il dit que je l'épouse.

LUCILE.

C'est peut-être-là son secret. Et quoi ! je ne saurai rien moi.

MARIANE.

A moins que nous n'imaginions quelque nouveau stratagème

LUCILE.

Ote-toi d'ici avec tes stratagèmes : tu n'es qu'une fille inutile.

MARIANE.

Attendez, attendez, il me vient

LUCILE.

Laisse-moi, te dis-je. Bon. Voici Mondor. Sors tout-à-l'heure.

MARIANE, *à part en se retirant.*

Oùï, je ne lui ferai peut-être pas aussi inutile qu'elle pense.

SCENE XIX.

LUCILE. MONDOR.

MONDOR.

J'Allois chez-vous, Madame, pour vous demander une grace.

LUCILE.

Et quoi, Mondor ?

MONDOR.

Notre cérémonie va commencer ; j'allois vous prier de

Hij

vouloir bien nous laisser disposer pendant quelques momens de cette Salle-ci, & de l'issuë que vous avez de ce côté.

LUCILE.

Je le veux bien. Et Clitandre n'a rien obtenu ?

MONDOR.

Imagineriez-vous que je me serois rendu à ses instances, après avoir résisté à celles de Lucile ?

LUCILE.

Oh ! bien ; je fais le secret à présent moi, & je veux vous le dire.

MONDOR.

C'est peu de chose apparemment.

LUCILE.

Si peu de chose, Monsieur, que la personne qui la achetée, s'en est dégoûtée tout aussi-tôt ; & n'a jamais pu s'en défaire au prix coutant. *

MONDOR.

C'est ce que je ne conçois pas ; car celui dont vous voulez parler, est le meilleur de quinze ou vingt qui courent la Ville.

LUCILE.

Ecoutez moi ; voici le véritable. Me l'avouerez-vous si ce l'est ?

MONDOR.

Voyons, Madame.

* On sait à quel prix une Actrice de l'Opera avoit achetée le prétendu secret qu'on a publié, & ce qu'elle répondit à une personne respectable qui vouloit l'engager à le lui apprendre.

LUCILE.

Votre but n'est autre chose que de vous amuser de la curiosité du public. Tout votre secret est qu'il n'y en a aucun, & votre ferment est de ne pas dire qu'il n'y ait point de secret.

MONDOR.

Nous pouvons nous amuser de la curiosité du public, sans que ce soit notre but. A l'égard du ferment, je ne puis vous apprendre si l'on en fait un, ou non.

LUCILE.

Et le secret ?

MONDOR.

Pour le secret, vous pouvez compter qu'il y en a un, qui est très considérable & très-respectable.

LUCILE.

Je suis persuadée qu'il n'est rien moins que tout cela.

MONDOR.

Si vous le croyez, Lucile, pourquoi me faites-vous encore des questions.

LUCILE.

Je ne sçai ; il semble que ma curiosité s'excite d'elle-même, & qu'elle se fasse une affaire de suppléer à la petitesse de son objet. Cela est étrange ! J'aurois encore mille choses à vous demander. Que je suis folle avec mes questions ! Je sens qu'elles sont ridicules, injustes même ; & je me plais à vous les faire, & j'écoute avec une espèce de fureur toutes vos réponses, qui ne m'apprennent rien, ou que je ne crois point. Je suis sûre que votre secret ne pourroit m'être d'aucun usage : il pourroit au contraire me faire de la peine, si je le connoissois ; & devineriez-vous dans quelle vûë j'ai tant d'envie de le connoître ? Pour le plaisir de le dire à tout le monde ? Non : pour le

plaisir de le garder. Ce sentiment vous paroît fort dans une femme ; il est tout simple. Je ne suis pas surprise qu'on soit indiscret , quand on n'a été que médiocrement curieux : mais quand on l'a été infiniment ; on est jaloux de sa découverte , on se fait une volupté de jouir seul de ce qu'on a désiré avec tant d'ardeur. En un mot , rien n'est si naturel qu'une curiosité extrême , suivie d'une extrême discrétion : & voilà d'où vient que notre sexe est souvent plus discret que le vôtre.

MONDOR.

Je suis aussi persuadé de votre discrétion que de votre curiosité , charmante Lucile.

LUCILE.

Vous ne l'êtes point encore assez de celle-ci , Mondor. Songez que je suis femme , que je suis encore jeune ; que la curiosité est la plus forte passion de mon sexe & de mon âge ; que cette passion est montée chez moi à son plus haut point d'impétuosité ; que je ne puis vivre heureuse , que je ne puis vivre , qu'elle ne soit satisfaite , & que vous êtes le plus barbare de tous les hommes , si vous n'avez pitié de mon état. Si vous pouviez imaginer , mon cher Mondor . . . Non , vous ne concevrez jamais ce que c'est que ma curiosité pour votre secret.

MONDOR.

Je conçois qu'elle est égale au plaisir que j'ai de le savoir.

LUCILE.

Ah ! vous achevez de m'embrafer l'imagination. Je ne garde plus de mesures. Vous m'aimez , Mondor : je ne vous hais point : il est vrai que j'ai crû pencher un peu en faveur de Clitandre ; son amour me sembloit plus vif que le vôtre ; il m'avoit promis votre secret ; j'avois accepté cette condition ; il n'a pû la remplir. Je

Je vous le sacrifie ; & pour trancher le mot , je vous donne ma main. Si vous m'accordez ce que je vous demande.

MONDOR.

Aimable Lucile , vous me mettez dans la tentation la plus sensible & la plus pressante , que je puisse éprouver de ma vie. Vous ne connoissiez pas toute la tendresse que j'avois pour vous. Mon amour étoit timide. Les passions les plus vives ne sont pas toujours celles qui le paroissent le plus ; & ce qui m'accable , c'est que vous redoublez mes transports dans ce moment cruel & flateur ; où je vois que j'aurois pû être heureux , & où je sens que je ne pourrai l'être.

LUCILE.

Non, Mondor, vous ne pourrez l'être ; si votre bonheur dépend de moi , & que vous refusiez toujours de satisfaire ma curiosité. Ce n'est pas que je vous désapprouve : mais je l'avoué à ma honte , je vous aimerois peut-être davantage , si j'avois moins à vous estimer. Et que fais-je encore , si je vous dois mon estime ? Tant de discrétion n'est apparemment que trop bien fondée. Je ne puis du moins commander à mes soupçons,

SCENE XX.

LUCILE. MONDOR. CLITANDRE.

CLITANDRE.

ON ne trouve donc plus Lucile à présent qu'avec Mondor.

I

C'est peut-être la dernière fois que vous m'y verrez ;
Clitandre.

CLITANDRE.

Comment ? Seriez-vous broüillés ? Vous paroissez si
bien ensemble. Qu'on est heureux d'être Grand-
Maître des Fri-Maçons !

MONDOR.

Vous seriez trop heureux d'être le dernier de mes Ap-
prentifs , vous , Monsieur. Vous faites l'agréable ;
mais vous êtes inquiet , triste même. Qu'avez-vous
donc ? Venez-vous de vous présenter encore à quel-
qu'assemblée de Fri-Maçons , où l'on n'ait pas voulu
de vous ? J'en serois fâché , Clitandre.

CLITANDRE.

Qu'il vous sied mal de me parler ainsi , Monsieur ! Te-
nez , Madame ; voilà mon Rival ; il fera tout ce qu'il
pourra pour traverser notre bonheur : je vous en
avertis : il n'est point généreux ; j'ai voulu le piquer
d'honneur ; je lui ai exposé naïvement ma situation ;
je lui ai tout avoué ; que vous m'aimiez , que je vous
avois promis le secret des Fri-Maçons , que vous
m'épousiez si je pouvois vous l'apprendre , que ma
fortune étoit dans vos mains & dans les siennes :
rien n'a fait impression sur lui : au contraire , il n'en
est que plus furieux de jalousie. C'est encore à ses
intrigues , j'en suis sûr , que je dois le refus que je
viens d'essuyer à la Loge d'où je fors. N'en foyez
pas la dupe , Madame : croyez-moi , détachez vous
de votre curiosité. Qu'importe après tout , que je
sois Fri-Maçon ? Je suis honnête-homme , & puis-
que vous m'aimez . . .

LUCILE. *après avoir écouté & rêvé.*

Non ; mon parti est pris. Je renonce à tous les hommes du monde. Ils me sont tous également suspects.

à Clitandre.

Vous ne pouvez remplir votre promesse : je retire la mienne. Je ne veux point de vous Clitandre , parce que vous n'êtes pas Fri-Maçon , ni de vous , Mondor , parce que vous l'êtes. Battez - vous à présent , Messieurs , si vous le jugez à propos.

S C E N E X X I .

MONDOR. CLITANDRE.

MONDOR.

Suivez la , Clitandre , sur ma parole. Je suis votre rival , sans être votre ennemi. Ceci ne décide que contre moi : pour vous ce n'est qu'un caprice qui pourra changer en un moment. Je me suis aperçu que Lucile avoit en effet du penchant pour vous. Suivez-là , vous dis-je. Je ne doute point que vous ne la rameniez.

CLITANDRE. *embrassant Mondor.*

Tu as raison , mon cher Mondor ; & je te pardonne tout , si je gagne Lucile.



SCENE XXII.

MONDOR. *seul.*

Voilà donc mes espérances qui s'évanoüissent en naissant. Allons.

SCENE XXIII.

LE GRAND-MAISTRE. LE VALET
DE CHAMBRE DU GRAND-MAIS-
TRE *en Fri-Maçon.* IV. FRERES SERVANS
en Eri-Maçons.

LE VALET DE CHAMBRE.

ON vous attend, Monsieur. L'heure est sonnée.
La plupart des Freres sont dans la Loge.

LE GRAND-MAÎTRE.

Et ceux qui doivent être reçus, sont-ils arrivés ?

LE VALET DE CHAMBRE.

Il y en a un.

LE GRAND-MAÎTRE.

Faites le entrer ici. Vous y ferez entrer les autres, à mesure qu'ils arriveront.

LE VALET DE CHAMBRE.

Je suis chargé de vous dire aussi, Monsieur, qu'on va vous amener un sujet, qui ne vous a point encore été proposé.

HYPERDRAME.

69

LE GRAND-MAÎTRE.

Eh bien , nous l'examinerons ici. Je vais voir un moment nos Freres prendre le tablier , & je reviens.

Le Valet de Chambre sort.

LE GRAND-MAÎTRE. *aux Freres servans.*

Vous , gardez cette porte. Vous, celle-là ; & vous deux suivez-moi.

SCENE XXIV.

M. TRISSOT. LE VALET DE CHAMBRE DU GRAND-MAISTRE. DEUX GARDES.

On a haussé insensiblement les lustres. Les Gardes ont l'épée nuë à la main.

LE VALET DE CHAMBRE.

C'Est ici, Monsieur , qu'il faut attendre que l'on commence. Ayez la bonté de me donner votre épée.

(Trissot donne son épée , & commence à trembler.)

Je vous avertis que le premier coup d'œil de la cérémonie pourra vous étonner ; mais je pense qu'il n'est pas nécessaire de vous recommander de la fermeté.

SCENE XXV.

M. TRISSOT. DEUX GARDES.

Trissot regarde sortir le Valet de Chambre, jette les yeux sur chaque Garde, & sur chaque partie de la Sale.

TRISSOT.

LE frisson me prend. Qu'ai-je fait ? Avois-je perdu l'esprit de venir me livrer, & m'emprisonner ici, sans sçavoir pourquoi, ni comment ? Allons, je suis un sot ; il n'y a rien à craindre. Serai-je le seul ? Ah ! j'ai beau dire ; je crains tout. Ils sçavent bien ces maudits Fri-Maçons, que je suis ici à trembler. Peut-on se faire un plaisir cruel de tourmenter ainsi d'honnêtes gens ? Ces hommes me regardent.

(Il regarde encore les Portiers l'un après l'autre.)

Qu'on est malheureux de ne pouvoir pas seulement trembler à son aise ; d'être poltron, & d'être obligé de paroître brave ! Je n'y puis plus tenir.

(Il court à l'un des Gardes.)

Ecoutez mon cher ami, faites moi sortir d'ici, je vous en prie.

LE GARDE.

Cela ne se peut pas.

TRISSOT.

Je meurs de peur.

LE GARDE.

J'en suis fâché.

HYPERDRAME.

71

TRISSOT.

Voilà douze francs ; c'est tout ce que j'ai sur moi.

LE GARDE.

Monfieur , je fuis Fri-Maçon.

TRISSOT.

Je fens que je ne vous donne pas affez ; fongés que je ne fuis pas riche : je vous avoüerai même que j'aurois été reçu gratis. Mais tenez , je m'en vais vous faire mon billet de trente loüis , & faites-moi fortir au plûtôt , je vous en fupplie.

LE GARDE.

Il n'y a rien à faire.

*(Triffot fait des efforts pour fortir.
Le Garde en lui empoignant l'épaule.)*

Non , Monfieur ; vous êtes à nous ; vous refterez ici.

TRISSOT.

Ah ! Il me femble que c'est le diable qui m'embraffe.

(Le Garde lâche prife , & le pousse dans la Salle.)

Que je mérite bien tout ce qui m'arrive. Ma femme me l'avoit bien dit.

*!
On frape deux coups en dedans.*

TRISSOT.

Ah ! les voici , je le fens à ma peur qui redouble.

SCENE XXVI.

ARISTE. *en Fri-Maçon.* TRISSOT. CHRYSOLOGUE. MARIANE, *déguisée.* LE VALET DE CHAMBRE DU GRAND-MAÎTRE. *en Fri-Maçon.* DEUX GARDES.

ARISTE. *à un des Gardes.*

Q U'est ce que c'est que ce bruit que nous venons d'entendre?

LE GARDE.

Ce n'est rien ; c'est Monsieur qui a peur, & qui vouloit sortir.

CHRYSOLOGUE.

Quoi ! Monsieur Trissot, vous avez peur à présent ; vous paroissiez tantôt si résolu.

TRISSOT.

Que j'ai bien changé depuis, Monsieur le Médecin ! Je suis mort. Tâtez-moi le poux.

ARISTE. *à Trissot.*

Rassurez-vous, Monsieur ; voici le Grand-Maître qui arrive.

Trissot fait un saut de peur. On baisse les lustres.



SCENE

SCENE XXVII.

Les personnages de la Scene précédente. Six Freres Servans. Huit Fri-Maçons. LE GRAND-MAISTRE : tous en tablier , &c. Ils entrent deux à deux : le Grand-Maître le dernier , entre deux Fri-Maçons. Les deux premiers Fri-Maçons en entrant se regardent & sourient.

LE'ANDRE, *Fri-Maçon.*

VE'nérable Grand-Maître , permettez avant toutes choses , que je me jette aux pieds de votre grandeur , & que je lui expose un doute qui me tourmente depuis un heure.

LE GRAND-MAÎTRE.

Que ceux qui ne sont pas Freres s'éloignent. Parlez.

LE'ANDRE.

Je n'implore point votre clémence : jugez-moi sur la regle de la plus exacte justice ; plus j'aurai été sévèrement puni , plus je serai tranquille.

LE GRAND-MAÎTRE.

Expliquez-vous.

LE'ANDRE.

Je crains de m'être expliqué trop clairement sur quelques-uns de nos mystères.

LE GRAND-MAÎTRE.

Arrêtez. Eloignez-vous aussi Freres , qui n'êtes point encore Maîtres : il ne convient peut-être pas que vous entendiez son aveu. Continuez.

K

LE'ANDRE.

Après avoir exécuté vos ordres , je me suis rendu dans une maison , où j'ai rencontré deux de nos Freres. Nous ne nous connoissions point d'abord ; mais nous nous sommes trouvez presque toujours à côté les uns des autres , comme vous sçavez. On nous féparoit : Nous nous retrouvions bientôt dans la même situation. La Compagnie s'en est apperçüe , & nous en a demandé la raison. Il m'est échapé malheureusement le mot de

LE GRAND-MAÎTRE.

Répondez - moi , sans vous troubler. N'avez - vous rien ajouté à ce mot , qui puisse en faire pénétrer le sens ?

LE'ANDRE.

Non , vénérable Grand-Maître.

LE GRAND-MAÎTRE.

Vous n'avez articulé aucun des sept termes propres ?

LE'ANDRE.

Non , par cette Equerre qui est suspenduë sur votre poitrine.

LE GRAND-MAÎTRE.

Vous n'avez éliminé aucun des douze signes de notre Zodiaque ?

LE'ANDRE.

Non , par la Toise que vous portés en votre main droite.

LE GRAND-MAÎTRE.

Baifez cette Toise mystérieuse. Allez , mon Frere ; soyez tranquille. Cette délicatesse sur une faute légère me répond de votre prudence à l'avenir.

L'ANDRÉ.

Vous me rendez la vie , vénérable Grand-Maître. Puissiez-vous être long-tems au centre du grand cercle ; & puisse le sublime Compas des Destinées avoir bien écarté ses jambes éternelles , en traçant la circonférence de vos jours.

LE GRAND-MAÎTRE.

Vous pouvez approcher , Messieurs.

En regardant Mariane.

C'est apparemment de Monsieur qu'on m'avoit parlé.

ARISTE. *Fri-Maçon qui a amené Mariane.*

Oùi , Monsieur , c'est moi qui l'ai amené ici , & qui prens la liberté de vous le proposer. Je n'ai pas l'honneur de le connoître beaucoup personnellement ; mais j'ai été autrefois extrêmement ami de Monsieur son pere , qui étoit Maître Fri-Maçon , & très-digne sujet.

LE GRAND-MAÎTRE.

Je ne doute point qu'il n'ait transmis ses vertus à Monsieur , à qui je ne ferai pas de difficulté , puisqu'il est fils de Maître. Mais , Monsieur , je vous prie , quel âge avez-vous ?

MARIANE. (*Elle rougit un peu, & répond en hésitant.*)
Monsieur . . . J'ai . . . environ . . . dix-huit ans.

LE GRAND-MAÎTRE.

Et comment , Monsieur , vous hésitez sur votre âge ; comme une femme.

(*Mariane rougit encore.*)

Je ne vous ai fait cette question , que parce que je crai-

K ij

gnois que vous ne fussiez trop jeune pour entrer dans notre société.

MARIANE, *d'un ton & d'un air rassurez.*

J'ai dix-huit ans, Monsieur.

LE GRAND-MAÎTRE.

Nous avons tout lieu d'espérer, que vous ferez honneur à notre Ordre dans l'esprit des Dames. Vous êtes d'une figure & d'une physionomie à faire des impressions sur elles, certainement.

MARIANE.

Je ne m'apperçois point, Monsieur, jusqu'à présent que les femmes me regardent avec complaisance, & je ne fais si c'est vengeance chez moi, ou simple prévention contre leur personne sur la bisfagerie de leur caractère; je ne me fais pas non plus une grande idée du plaisir qu'on pourroit avoir à vivre avec elles.

LE GRAND MAÎTRE.

Je n'approuve point ces sentimens-là, Monsieur: je me flatte que vous en changerez bientôt: j'ose même vous en répondre en vous recevant parmi nous: & je compte si fort là dessus, que je ne puis m'empêcher de commencer par vous dire un mot à ce sujet. Vous allez entrer dans le monde, vous vous y plairez, vous y ferez aimé. Souvenez-vous, Monsieur, que ce n'est pas assez d'être galant avec les Dames; qu'il faut être parfaitement honnête-homme. Gardez leur toujours le secret, comme vous nous le garderez à nous-même: c'est un sexe respectable pour nous, jusque dans ses foiblesses, & jusqu'après ses infidélités. Quant à notre société, Monsieur, vous y trouverez des gens simples, des amis solides, vivement sensibles aux bonnes qualités, pleins d'indulgence

pour les défauts pardonnables , vivans librement ensemble , & dans une égalité parfaite.

(*Aux Fri-Maçons.*)

Je crois , Messieurs , que tout notre monde est arrivé.
Nous pouvons entrer dans la Loge , & commencer
dès à présent la cérémonie.

LE'ANDRE.

Arrêtez , Messieurs , arrêtez ; il y a ici quelqu'un qui
nous trahit.

(*Tout le monde se regarde ; Mariane se déconcerte un peu.*)

LE GRAND-MAÎTRE.

Cela ne se peut pas. Je connois tous ceux qui sont ici ;
excepté peut-être , Monsieur , qui nous est présenté
de trop bonne main , pour qu'on puisse douter de
lui.

LE'ANDRE.

C'est lui - même qui nous trahit , Monsieur : voyez ;
voyez , comme il se déconcerte , & comme il a
rougi.

LE GRAND-MAÎTRE.

Ce n'est pas-là une raison ; une personne bien née peut
rougir de l'accusation & du soupçon même , comme
de la faute.

LE'ANDRE.

Mais ouvrez donc les yeux , vénérable Grand-Maître.
Comment est - ce que cela peut échaper à votre
grande lumière ?

LE GRAND-MAÎTRE. *après avoir de nouveau
regardé Mariane qui se déconcerte toujours davantage.*

Vous avez raison ; c'est une femme. Je ne fais pour-

K iij

quoi je ne pouvois me le persuader.

M A R I A N E.

Oh ! Il faut que vous soyez les plus . . .

A R I S T E.

Non , non , Messieurs ; vous lui faites tort , il est honnête-homme , & je vais vous en convaincre ; vous sçavez nos loix en pareil cas ; je demande qu'elles soient exécutées de point en point.

SCENE XXVIII.

Les personnages de la Scène précédente. L'EVEILLE.

L'EVEILLE.

Tout beau , tout beau , Messieurs , s'il vous plaît.

M A R I A N E.

Ah ! pour le coup . . . Ah ! tenez , Messieurs , voici un de vos Freres , dont je suis connu particulierement. L'en croirez - vous sur sa parole ? Cela est plaisant , l'Eveillé ; on m'accuse ici , moi , moi , d'être une femme. Hem ? . . . Qu'en penses-tu ?

L'EVEILLE.

Tu m'en demandes plus que tu ne m'en as appris ; mais je m'imagine en sçavoir quelque chose , puis que je suis amoureux de toi.

M A R I A N E.

Qu'est-ce que cela prouve ? O ça , mon bon ami , rends donc témoignage à la vérité ; parle clairement , je t'en prie.

(Elle attaque ses regards sur lui.)

L'EVEILLE'. *après un moment de suspension.*

Tien, vois-tu, ma chere Mariane; tu es ma foi trop jolie pour n'être qu'un homme.

MARIANE.

Va, tu n'es qu'un sot animal, toi.

LE GRAND-MAÎTRE. *à Mariane*

Consolez-vous, Mademoiselle, du petit accident qui vous arrive; nous y perdons peut-être plus que vous.

à l'Eveillé.

Vous, môn Frere, vous venez de faire votre devoir à notre égard; mais vous avez offensé, Mademoiselle; tâchez de vous réconcilier; c'en est bien la peine. Je vous laisse ici pour cela. Allons, Messieurs, entrons.

A son Valet de Chambre.

Conduisez ces deux Messieurs (*Trissot & Chrysologue*) dans la petite antichambre, & tout de suite dans la Loge.

Ils sortent de dessus le Théâtre dans l'ordre où ils y étoient entrez.



SCENE XXIX.

MARIANE. L'EVEILLE.
DEUX GARDES.

Mariane & l'Eveillé se regardent un moment sans rien dire.

MARIANE.

Comment traître ? Voilà comme tu es discret : voilà comme tu m'aimes : voilà comme tu t'effayes avant de m'épouser.

L'EVEILLE.

Ne te fâche point , Mariane ; je t'aime toujours. Juge par l'attachement que j'ai pour mes Confreres , de celui que j'aurai pour ma femme.

MARIANE. *très-vivement*

Ne te fâche point , ne te fâche point. Tu veux me prouver que tu m'aimeras , parce que tu me trahis. Je t'arracherai les yeux , maudit Fri-Maçon.

LUCILE. *à un des Gardes.*

J'ai entendu ma Femme de Chambre ; je puis bien entrer ici puisqu'elle y est.



SCENE

SCENE XXX.

MARIANE. LEVEILLE. LUCILE.
DEUX GARDES.

MARIANE.

Venez, venez, Madame, venez m'aider à dévisager ce monstre, qui m'empêche de vous servir. Je m'étois déguisée comme vous voyez. On m'avoit présentée. J'avois répondu à leurs questions; il ne tenoit plus qu'à lui que je fusse reçue, & vous instruite; & il faut que ce soit ce masque-là qui m'ait décelée.

L'EVEILLE.

Ce n'est pas le tout. Je vous avertis que Monsieur est aux arrêts, & qu'il n'en sortira qu'à bonnes enseignes.

LUCILE.

Comment aux arrêts? Que signifie cela? Allez-vous en dire tout à l'heure à votre Grand-Maitre que j'ai à lui parler, & que je le prie de ne pas me faire attendre.

L'EVEILLE.

Madame, il ne pourra pas quitter.

LUCILE.

Allez toujours, & faites ce que je vous dis, je vous le conseille.

L'Eveillé entre dans la Loge.

L

SCENE XXXI.

LUCILE. MARIANE.
DEUX GARDES.

LUCILE.

NE crain rien , Mariane ; je prens tout sur moi.
Mais écoute , tu as donc vû quelque chose.

MARIANE.

Je les ai vûs en tablier ; j'ai entendu quelques discours ;
& je dois vous déclarer , à l'honneur des Fri-Maçons ,
que je n'ai rien oüï qui ne m'ait donné l'idée la plus
avantageuse de leur caractère , de leur bonne foi ,
de leur équité , de leur politesse. Non , Madame ,
je n'ai jamais rien vû de si estimable que ces gens-
là. Je vous avouërai surtout que ce Grand-Maître
m'a gagné le cœur ; il m'a parlé d'une façon char-
mante.

LUCILE.

Il te connoissoit peut-être.

MARIANE.

Non sûrement. Il me donnoit ses conseils sur la ma-
niere dont je devois me conduire avec les femmes ,
& j'avois d'abord envie d'en rire ; mais il m'a dit
des choses si aimables , que j'en ai été attendrie jus-
qu'aux larmes. Et puis , c'est qu'il a eu des procé-
dés si engageans ; au point qu'il ne vouloit pas seu-
lement me soupçonner , dans le tems qu'on m'accu-
soit , & que je m'accusois moi-même par mon em-
barras,

LUCILE.

Mais d'où vient donc qu'il t'a fait arrêter ?

MARIANE.

Eh ! je n'y comprends rien ; c'est l'Eveillé qui le dit ; en voilà la première nouvelle pour moi.

LUCILE.

Ce que tu m'apprens de Mondor est admirable.

MARIANE.

Oh ! vous l'aimerez ; je vous en répons ; vous n'y résisterez point ; & voyez seulement ce l'Eveillé , dont je ne me souciois presque pas ; ne m'a-t'il pas forcée de l'aimer , après m'avoir refusé ce que je lui demandois ; & dans ce moment même où il vient de me jouïr le tour le plus piquant , je ne fais si je ne lui ai pas déjà tout pardonné. Je vous le dis , Madame , on ne sçauroit tenir contre ces Magiciens-là ; & je crois à présent que si j'avois cent maris à prendre , je les prendrois tous Fri-Maçons.

LUCILE.

Tu es devenuë folle , avec tes Fri-Maçons.

SCENE XXXII.

L'VEILLE. LUCILE. MARIANE.

L'VEILLE.

M Adame , la cérémonie est faite , & vous allez voir le Grand-Mâitre.

SCENE DERNIERE.

LUCILE. MONDOR. MARIANE.
L'VEILLE. DEUX GARDES.

Je muet de Mariane & de l'Eveillé, derriere Lucile & Mondor.

MONDOR. à *Lucile.*

Vous êtes en peine de Mariane. Je viens vous rassurer, Madame. C'est une folie de l'Eveillé, dont je vous demande pardon pour lui. Mademoiselle est en pleine liberté. Dès que j'ai appris qu'elle vous appartenoit, j'ai bien conçu le motif qui la faisoit agir, & je n'avois garde de le trouver mauvais.

LUCILE.

Vous êtes poli, Mondor: généreux même. Vous m'avez renvoyé Clitandre, quand je vous ai quittés tous deux. Vous avez cru que je pourrois faire des réflexions qui lui seroient favorables. J'ai été presque surprise de votre modestie.

MONDOR.

Vous sçavez cependant, Madame, combien elle est fondée.

LUCILE.

Elle ne l'est peut-être pas beaucoup mieux que ma curiosité, qui commence à se ralentir.

MONDOR.

Quoi! Madame, voudriez-vous me donner de l'amour propre.

LUCILE.

Non ; mais je pourrois vous donner de la curiosité à mon tour , si je voulois.

MONDOR.

Je n'en doute point, Madame.

LUCILE.

Si vous croyez qu'il n'y ait que vous qui ayez des secrets , vous vous trompez. J'ai un secret aussi moi,

MONDOR.

Et pourquoi non ?

LUCILE.

C'est même un secret , qui pourroit vous intéresser.

MONDOR.

Rien ne seroit si aisé : il n'auroit pour cela qu'à vous intéresser vous-même.

LUCILE.

Je vous assure qu'il m'intéresse extrêmement.

MONDOR.

J'aurois mauvaise grace à vous le demander , Madame.

LUCILE.

Tout-à-fait mauvaise grace ; & ce seroit en pure perte , car j'ai de très-bonnes raisons pour ne pas vous le dire.

MONDOR.

Et si je le devine.

LUCILE.

Si vous le devinez ?

MONDOR.

Oùï, Madame, me l'avouërez-vous?

LUCILE.

Je ferai peut-être plus généreuse, que vous ne l'avez été avec moi.

MARIANE.

Madame, s'il ne le devine pas, je le lui dirai.

LUCILE.

Taisez-vous, Mariane; vous n'en sçavez pas le premier mot.

MONDOR.

Mais, Madame, vous m'embarrassez beaucoup.

LUCILE.

Il faut bien que je me venge.

MONDOR.

Si je vais deviner quelque chose de désavantageux pour moi.

LUCILE.

Vous devinerez peut-être fort juste.

MONDOR.

Oùï, mais cela ne m'avancera de rien; au contraire. Il me convient mieux de dire tout d'un coup ce que je souhaite le plus, & ce que j'espère le moins. Vous daignez, aimable Lucile, m'accepter pour votre amant, & pour votre époux.

LUCILE.

Est-il possible que vous imaginés une chose comme celle-là?

M O N D O R.

Mon Dieu, Madame, j'ai bien senti que cela n'étoit point vraisemblable.

L U C I L E.

Et bien cependant, cela est vrai. Oüi, Mondor, j'ai fait mes réflexions. Votre fermeté pour votre secret, la modestie de vos sentimens sur vous-même, votre générosité pour votre rival, ses instances contre vous, & le récit que Mariane vient de me faire, m'ont entierement décidée en votre faveur.

M O N D O R.

Adorable Lucile, vous voyez m'a confusion & ma joye, qui ne sauroient vous exprimer la vivacité de ce que je sens. Que je voudrois à présent pouvoir vous rendre secret pour secret! Mais au moins si vous n'avez pu entrer dans nos mystères, souffrez que je vous invite à prendre part à nos plaisirs. Nous avons préparé un petit divertissement qui va commencer. Ce sont des personnes de votre sexe, qui veulent bien en faire l'ornement.

L' E V E I L L É.

Allons. Touche donc là Mariane, va, je te pardonne.

M A R I A N E. *mettant sa main dans celle de l'Eveillé.*

Voyez ce que c'est que ces Fri-Maçons.

Mondor fait signe aux Gardes, & le divertissement commence.

F I N.





DIVERTISSEMENT.

I.

DE toute antiquité,
Nos Maçons ont été.
Par nos Maçons le monde fut vouté,

II.

Nul n'a pénétré
Leur ligne sacré,
Partout visible, & partout ignoré.

III.

Discret & fidèle,
Jamais d'une belle
Libre-Maçon ne s'est vû refusé.
A-t'il proposé ?
Autant de toisé.
A nos Maçons, tout Ouvrage est aisé.






L'AMOUR

reçu Fri - Maçon.

Fils de Vénus,

Harmant Amour coupe tes aîles ;
 Presse tes lèvres infidèles
 Du bandeau qui couvre tes yeux ;
Laisse-là ton carquois , ta flèche puérile ;
De ton arc , si tu peux , forme une toise utile ;
 Tu feras le plus grand des Dieux.



COUPLETS,

Faits pour les Personnages de la Comédie.

I. chanté par Lucile.

Que me serviroit de connoître
Tous les secrets dont le Grand-Maître
N'enrichit que ses nourrissons ?
Je ris d'une loi qui me brave.
D'un coup d'œil je fais mon Esclave
Du plus libre des Fri-Maçons.

II. *chanté par Mariane.*

J'ai traité de badinerie
Toute la Fri - Maçonnerie,
Sans sçavoir par quelle raison,
On se fait un honneur d'en rire ;
Mais on sent, quoiqu'on ait pû dire,
Qu'il n'est rien tel qu'un Fri - Maçon.

III. *chanté par le Grand-Maitre.*

Belles qui vantés la prudence,
Qui de mystère & de silence,
Au jeune Amant faites leçon ;
Pour goûter le plaisir extrême,
De trahir vos secrets vous - même,
N'aimez jamais qu'un Fri - Maçon.





108408

5

X 2599292

De 3900^h







Clément, Pierre

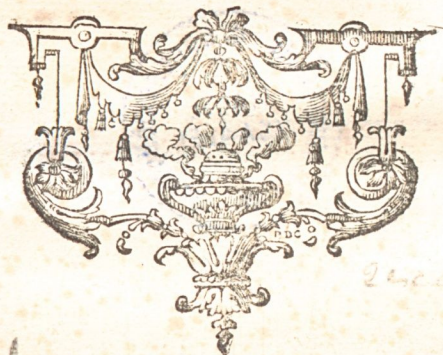
LES

5

FRI-MAÇONS.

HYPERDRAME.

*Par Vincent, masque de P. Clément
de Genève*



Barb

B National Pierre Clément

A LONDRES,

Chez J... T... dans le Strand.

M, DCC, XL.

*Anglimiter au Le Magnifique
par M. Houdouin de la
Motte*